

DEPOSITED BY THE FACULTY OF
GRADUATE STUDIES AND RESEARCH

IXM

IP2.1941



UNACC.

1941

ANDRE GIDE ET LE COMMUNISME.

par

CLARENCE R. PARSONS.

ANDRE GIDE ET LE COMMUNISME.

par

CLARENCE R. PARSONS

THESE
PRESENTEE POUR L'OBTENTION
DE LA
MAITRISE ES ARTS

LE 3 SEPTEMBRE, 1941.

MCGILL UNIVERSITY
MONTREAL, CANADA.

TABLE DES MATIERES.

Chapitre I	Les Origines de l'adhésion de Gide au communisme.	pp. 1 - 34
Chapitre II	Le Voyage au Congo	pp. 35- 47
Chapitre III	Le Voyage en U. R. S. S.	pp. 48- 79
Conclusion		pp. 80-81
Remerciements		p. 82
Bibliographie		pp. 83-88

CHAPITRE PREMIER.

LES ORIGINES DE L'ADHESION DE GIDE AU COMMUNISME.

Nous sommes à un âge où tout doit être remis en question. Aucun progrès de l'humanité n'est possible, que celle-ci ne secoue le joug de l'autorité et de la tradition.

Journal (1).

Pour celui qui ne connaît Gide que de nom, ou qui n'a lu que quelques-unes de ses oeuvres sa conversion au communisme apparaît comme une flagrante dénonciation de sa pensée. Car Gide a toujours été le partisan de l'individualisme outré, le dilette soucieux de développer sa personnalité, désireux de vivre selon sa guise et méprisant la société dans laquelle il vivait. Certes de telles dispositions ne semblent nullement conciliables à première vue avec les doctrines communistes. Et cependant sa conversion est-elle si surprenante? Le chemin qu'il suivait ne devait-il pas l'amener tôt ou tard au communisme? Ne peut-on retracer le chemin suivi par Gide et y relever les indices qui pouvaient faire prévoir cette transformation?

Gide ne s'est presque pas préoccupé des questions sociales ou politiques. Il s'est préoccupé du développement

(1). André Gide, Journal, Editions de la Pléiade 1931, p. 1037.

de l'individu plutôt que du sort des masses. Mais il y a plusieurs voies qui mènent au communisme, celle des mécontents et celle des penseurs. Gide se rattache surtout à ces derniers. C'est dans son esprit que s'élaboraient, au grand mépris des événements extérieurs, les conditions propres, le moment propice arrivé, à l'acceptation du communisme comme doctrine sociale et politique.

En 1923 Gide écrivait "Les questions politiques me paraissent moins importantes que les questions sociales; les questions sociales moins importantes que les questions morales".

Et en 1937 nous voyons Gide préoccupé à tel point de la question sociale qu'il avoue ne plus pouvoir écrire quoique ce soit et que son adhésion au communisme inhibe ses pouvoirs de création.

Comment expliquer un tel changement d'intérêts? Pourquoi Gide a-t-il abandonné un domaine qui vraisemblablement était propice à la création artistique pour s'occuper de problèmes qui contrariaient ses tendances? Trouvait-il dans un cas cette liberté qu'il jugera essentielle à la création sincère? Rencontrait-il dans l'autre cas des obstacles qui se heurtaient à sa grande soif d'exprimer ce qu'en lui-même il jugeait être la vérité?

Il faut essayer de rechercher tout ce qui a acheminé Gide vers les problèmes sociaux. N'y a-t-il rien dans son oeuvre antérieure qui faisait prévoir cela.

Gide préoccupé de morale ne devait-il pas à cause de ses préoccupations, déboucher, un jour sur les questions sociales et leur donner toute l'importance. Car les préoccupations morales de Gide l'amènent déjà en effet nous le verrons en conflit avec la société. Et il est indiscutable que la question morale a fourni à Gide la matière de presque toutes ses oeuvres.

Les cahiers D'André Walter, Le Prométhée mal enchaîné, L'Immoraliste, Le Retour de l'enfant prodigue, La Porte Etroite, La Symphonie Pastorale, ont tous comme thème la morale et l'homme.

Cette préoccupation a fait déjà de lui du point de vue social un révolté. Cette attitude de révolte qui est à la base du communisme qui sape toute autorité religieuse, familiale, qui remet en question ce que la société semble avoir réglé une fois pour toute, est présente chez Gide sous une forme exaltée. Partout on voit Gide en lutte contre la morale traditionnelle. Il semble qu'il l'ait trouvée insuffisante à satisfaire ses tendances particulières. Il lui fallait en créer une qui le satisfasse.

L'histoire de sa vie jusqu'à l'âge de vingt-trois ans pourrait porter ce titre "libération". C'est une époque d'essais et de défaites, encouragée de temps en temps par des victoires et des découvertes qui promettaient une victoire finale. Fils de famille bourgeoise il se trouvait

dans un milieu où le poids de la tradition et de la loi sociale se faisait le plus sentir et où le courage de s'en défaire devenait héroïque. Car le code de la vie bourgeoise peut se résumer par ces mots "La chose à faire". C'est à dire ce que tous les autres font. L'éducation catholique de la mère de Gide encourageait cette tendance. La soumission aux lois de la société s'accordait avec celle des dogmes de l'église. Le jeune Gide fut donc élevé dans une atmosphère de contraintes qui surgissaient de toutes parts et qui ne s'accordaient pas du tout avec sa nature impulsive et bêtée. Obligé de se plier aux dictées de sa famille, de ses professeurs, de ses guides religieux, il simula l'acceptation. Comme il l'admet lui-même dans son autobiographie, "Si le grain ne meurt", cette acceptation prenait place sous l'empire de la contrainte. Mais dès que la possibilité de se libérer apparaissait ses tendances contrariées se faisaient sentir tout à coup avec acuité. C'est ainsi qu'il prend un plaisir ineffable à détruire avec rage les châteaux de sable bâtis par ses amis sur la dune. Quelquefois la soumission devenant presque intolérable il a recours à des stratagèmes pour échapper aux contraintes. Détestant profondément l'école où on le force à faire des choses stupides, il feint la maladie et réussit parce qu'il est bon acteur, à convaincre momentanément sa mère. Mais le docteur survient et la supercherie découverte, le jeune révolté retourne à sa prison.

D'ailleurs il semble que le train de vie de sa mère n'était pas du tout fait pour inculquer chez Gide des habitudes très stables. Son père étant mort, quand l'enfant était encore jeune, sa mère voyageait continuellement d'un bout à l'autre de la France, visitant tantôt la famille de son mari qui habitait le Sud, tantôt ses propres parents qui habitaient la Normandie. Le jeune André, changeait donc continuellement de professeurs et d'école et il n'y a aucun doute que ce fait même ait suffi à le tourner contre ses maîtres. Il ne semble pas qu'il ait été indifférent. Au contraire son journal et son autobiographie révèlent sa grande curiosité du monde qui l'entourait et son grand désir d'une explication. Ce qui le détournait surtout c'était, il n'y a aucun doute, le dogmatisme qui caractérisait les méthodes et les professeurs.

Un autre facteur, qui allait exercer une influence importante sur le problème de la moralité chez Gide, est qu'il fut, par éducation religieuse, protestant. Il appartient par hérédité à ce groupe de non-conformistes venant du Sud de la France et caractérisé par l'austérité de leur vie et leur haute moralité. Le protestantisme a pour donnée principale que l'homme doit lui-même trouver son salut par le libre examen de ses actes. Pour y réussir il faut que l'homme soit envers lui-même d'une sincérité à toute épreuve. Les dogmes autoritaires de l'église catholique sont délaissés pour une interprétation personnelle de l'Évangile. Le libre choix remplace l'acceptation. C'est une religion essentiellement individualiste. Celui qui l'adopte fait face à de rudes

épreuves. Il devient le juge impartial de tous ses actes. Et parce qu'il doit constamment s'examiner il arrive à se connaître parfaitement. Chez Gide, le fait qu'il était protestant devait jouer dans sa vie un rôle capital et d'autant plus difficile qu'il a toujours manifesté la plus scrupuleuse sincérité dans ses idées et ses actes.

Le libre choix n'est pas toujours le plus facile. La sincérité de Gide se heurtera violemment d'une part à sa nature indépendante, d'autre part à sa conscience qui s'y opposera. Dès l'âge où la nature contemplative de l'homme commence à se réveiller, la vie de Gide deviendra de plus en plus pénible. Peu à peu s'élèvera en lui un dialogue, entre la voix de ses instincts et celle de sa conscience, entre le Diable et Dieu. Lorsque les tourbillons moraux s'abattent sur lui on perçoit toujours ce manichéisme. Durant ses premières années Gide saura entraver la voix insidieuse du Diable mais à mesure qu'il grandit et que les revendications de la chair se font sentir avec plus d'insistance, des combats héroïques se livrent en lui. Combats, où souvent la chair, vaincue devient l'objet d'insultes et de punitions. A ces époques les macérations sont en vogue. Le lit moelleux fait place à la planche dure. Dieu en Gide est vainqueur et le mortel lui en rend grâce en transports lyriques. Mais le Diable est un rude adversaire et il le deviendra de plus en plus à mesure que l'individu grandit. Il se contente d'assauts réitérés mais il garde sa grande offensive pour un moment bien choisi. C'est à l'âge de vingt-trois ans

que va se déchaîner, chez Gide, la grande bataille morale qui décidera de tous ses actes futurs. Le moment est venu de décider la route à suivre. Sous les traits D'André Walter, Gide fait face à deux alternatives. D'un côté il voit le bonheur d'une vie de pureté parfaite et de l'autre se découvre un horizon où les possibilités de plaisirs et de joies semblent sans limites. Les longues années de méditation et d'examen de conscience avaient accompli une double tâche. Il ne restait plus qu'à opter. Dans le journal D'André Walter, le héros se tue. Cela montre à quel point Gide en était rendu. Cependant cette épisode avait suffi à montrer le chemin à suivre. Gide n'allait plus lutter contre lui-même mais il allait lutter au contraire contre toutes influences ou obstacles qui l'empêcheraient de s'élancer librement à la conquête du bonheur. La recherche du bonheur sera toujours chez Gide une préoccupation harcelante. Tout jusqu'à maintenant avait conspiré à l'empêcher d'y atteindre. Il n'y a aucun doute que chez Gide, la joie et le confort physique entrent pour une grande part dans son idée du bonheur. La sensation y joue un rôle prédominant. Dans Les Nourritures Terrestres, Gide dans un lyrisme passionné et fiévreux chante son hymne à la sensation.

Il aspirera maintenant à une vie plus large, plus riche, sans limites. Débarassé soudainement des entraves qui l'étouffaient il va s'élancer tout à coup à la conquête de l'univers. Il avait transigé avec la société et ses lois.

Reconnaissant maintenant en lui-même la légitimité de ses désirs et détestant intensément le mensonge un nouveau code de vie s'élabore.

Ce nouveau code, cette nouvelle morale "Gidienne" est née du conflit de ses instincts et de la morale traditionnelle. Cette nouvelle morale le préparait sans doute à cette adhésion future au communisme qui a cependant surpris tant de gens.

Voyons exactement ce que Gide reprochait à la morale traditionnelle, celle qui avait évolué au cours de nombreuses générations, celle qui avait été élaborée par les sages conseils d'une multitude de saints hommes et qui reposait sur les bases solides du christianisme? Il lui reproche d'être le propre atmosphère à l'hypocrisie, aux mensonges, à la stagnation. Il la condamne parce qu'elle repose sur l'idée du bien et du mal à laquelle Gide se soustrait. Il la refuse parce qu'elle s'appuie sur l'idée de peines et de récompenses. Elle n'est que le piteux résultat des vellétés de l'homme et ses pénibles efforts vers la sainteté.

Aux yeux de Gide la morale bourgeoise n'est que le résultat d'un lâche compromis fait du désir de l'homme de s'élever au-dessus de sa nature matérielle et de son incapacité d'y arriver. Au lieu de s'avouer incapable d'arriver à la perfection l'homme préfère maintenir le mirage de ses aspirations. C'est ainsi que le société dont il fait partie composée d'hommes faibles comme lui a dressé tout un système de lois, de convenances, prohibitions,

règles, usages, coutumes qui semblent être le summum de la moralité mais qui en réalité ne sont qu'un couvert. Ces lois ont été évolutées pour la protection mutuelle des hommes. Elles exigent de la part de chaque individu pour le bien de tous une allégeance complète et une certaine volonté de sacrifice. Le christianisme qui est l'expression la plus poussée des tendances socialisantes des hommes offre un code de vie des plus idéals. Si tous les hommes voulaient l'adopter il n'y a aucun doute que ce monde serait un vrai paradis. Mais tel n'est pas le cas. Tout en feignant de se concorder à ses principes pour ne pas faire mauvaise figure, dans une société où le conformisme est le prix de l'acceptation, ils font preuve d'une superbe hypocrisie. Toutes ces lois parce qu'elles sont destinées à dissimuler un accommodement ne sont, elles aussi, qu'un compromis car tout en exigeant de l'homme des efforts dont il n'est pas capable elles lui accordent en même temps la possibilité de transiger.

C'est ainsi que toutes les institutions qui ont fleuri sous la bourgeoisie sont colorées par cette morale d'accommodement. L'église, l'école, la justice, la famille, le mariage reposent tous sur des compromissions ou en sont les découlements.

La morale traditionnelle a classé les actes des hommes en deux catégories sous l'étiquette de bien et de mal. De l'idée du bien Gide dit ceci "La confortable et rassurante idée du bien telle que la chérit la bourgeoisie

invite l'humanité à la stagnation, au sommeil (1).

Et du mal il ajoute "Je crois que souvent ce que la société appelle le mal (du moins celui qui n'est pas le fait d'une simple carence mais bien une manifestation d'énergie) est d'une grande vertu éducatrice et initiatrice" (2).

Pour Gide les actes des hommes sont aussi divisés en deux classes mais sa classification ne concorde pas toujours avec la classification bourgeoise. Les actes des hommes peuvent, ou accélérer ou retarder le progrès de l'humanité. Voilà le critérium. "Je crois fermement au progrès dont on ne nous a présenté jusqu'à maintenant qu'une sorte de caricature" (3).

C'est la peur d'une rétribution qui fait dire à l'homme qu'un acte est mal et c'est l'espoir d'une récompense qui motive la pratique d'une action dite bonne. Mais nous l'avons vu, Gide rejète l'idée de peines et de récompenses comme motif de conduite. L'homme pour Gide ne compte pas en lui-même c'est ce qui le dépasse qui l'occupe car ce qui le dépasse il voudra atteindre "Je n'aime pas l'homme j'aime ce qui le dévore"(4).

(1) André Gide, Lettre à Montgomery Belgion Paris 22 novembre.
N. R. F. février 1930.

(2) Ibid.

(3) Ibid.

(4) André Gide, Le Prométhée mal enchaîné. Partie V. Editions
de la N. R. F. 1920.

La morale traditionnelle nécessite donc pour son fonctionnement la peur d'un châtement. L'homme n'agit pas selon ses propres directives mais se plie aux exigences de la morale en vogue souvent sans se rendre compte de ce qu'il fait. Il ne considère pas l'acte qu'il accomplit. C'est plutôt le bâton qu'on tient au-dessus de sa tête qui le force à se contraindre. Il écrit dans ses feuillets, "Quand vous étiez enfant fallait-il donc la peur de la taloche paternelle pour vous forcer à bien faire votre devoir".

Mais si Gide critique la morale traditionnelle c'est au nom des entraves qu'elle apporte au libre épanouissement de l'homme. Il croit que l'individu perd plus qu'il ne gagne à cette résignation. L'instinct grégaire qui est fait surtout de paresse pousse les hommes à suivre les autres ou plus souvent à suivre un chef. Il est plus facile d'obéir que d'agir par soi-même. L'homme qui suit choisit souvent le chemin qui flatte son indolence. Gide n'y voit que l'abandon par l'homme de ses pouvoirs de création, de sa force immanente, qui le pousse à la conquête et par conséquent au progrès. Elle détermine chez l'homme l'indécision et le manque d'originalité. Laisse à lui-même il s'égaré et se trouble. "Pour pousser plus loin l'affirmation de sa pensée l'..... on attend l'âge et la maturité de l'esprit. On espère cette maturité toujours plus grande; mais ce qui vient c'est la fatigue

et cette sorte de soumission à la règle, aux conventions établies, faites moins de modestie peut-être que de peur, de faiblesse et de lâcheté". (1).

Avec le conformisme vient l'anéantissement de l'individu et de toutes ses possibilités. L'obéissance aveugle sous le signe du fouet nourrit la médiocrité, "Ce n'est d'ailleurs pas seulement en justice mais aussi en religion comme dans l'éducation que le châtement prend ce caractère d'excommunication et de dépersonnalisation alors qu'il faudrait tenter un effort exactement inverse pour réformer et sauver l'individu". (2).

On voit ici combien Gide est loin du communisme. Car il semblerait à première vue que la doctrine de l'individualisme et celle du communisme soient diamétralement opposées. Mais nous le verrons plus tard, le développement de la personnalité est, dans l'esprit de Gide, une des nécessités de la réussite du communisme.

Sous le mince vernis conventionnel que la morale et l'éducation traditionnelle ont donné à l'homme sommeillent des possibilités encore ignorées, des forces enchaînées. C'est là que réside la personnalité véritable, le vrai moi. C'est de là que les forces créatrices de l'homme sont prêtes à jaillir. Malheureusement l'enveloppe qui les entoure les étrangle à moitié, les empêche de se

(1) André Gide, Numquid et tu. Edition de la Pléiade: Paris 1926, p. 80.

(2) Léon Pierre Quint, André Gide sa vie son oeuvre. Delamain et Boutelleau, Paris 1933, p. 302.

manifester ouvertement. Elles n'apparaissent à la surface qu'atténuées, décolorées sans leur spontanéité première. Au lieu de remplir le rôle puissant que la nature leur a confié elles offrent à l'ambition humaine qu'une très faible attraction et encourage la paresse.

Le journal de Gide aux environs de sa vingtième année révèle déjà les perplexités qu'il nourrissait à l'égard de la morale traditionnelle et le souci qu'il avait d'être lui-même. Il se révoltait contre l'artificialité et la dissimulation du milieu bourgeois dans lequel il vivait. Il commençait à détester toute cette affectation qu'imposaient les traditions et l'étiquette de cette couche de la société. Il rêvait secrètement d'une vie émancipée de tout "fatras", une vie où il ne devrait pas à chaque instant surveiller ses moindres actes, de peur qu'ils ne concordent avec le code bourgeois.

Gide sent en lui tout un domaine de possibilités encore ignorées, qui ne demandent qu'à voir le jour et à se manifester sous leur forme véritable. La censure sociale y a appliqué son sceau et le briser demande un grand courage et une grande volonté. Il n'osait pas encore briser ouvertement mais son journal devenait son confident intime. "Oser être soi ne rien faire par coquetterie, pour se rendre facile, par esprit d'imitation ou par vanité de contredire.

"Aucun compromis moral ou artistique" (1).

Son journal renferme ses doutes. Il n'a pas encore choisi une direction propre. Il en est encore aux conjectures. C'est ainsi qu'il écrit, "C'est pour paraître que nous sommes", "c'est parce que nous sommes que nous paraissions", (2).

Lequel se demande-t-il, est vrai? Est-ce que la société fait l'homme ou est-ce que l'homme fait la société? L'homme faible, qui n'a ni la force ni le courage d'exprimer ses vraies tendances deviendra infailliblement la victime de la société et devra se courber à ses demandes. Tout son être réel sera remplacé par un être fictif qu'il devra dresser pour satisfaire son milieu. Tout ce qu'il y a de vrai dans sa nature, tout l'élan en lui qui le pousse à la création sincère, à l'expression libre sera anéanti et remplacé par une imitation esclave acceptable aux yeux du groupe. Seul l'homme fort et résolument courageux saura dominer la foule. C'est ce même homme que la société n'aura pas fait qui à son tour lui apportera les ressources que, dans sa liberté, il a pu se procurer. La société fait les hommes faibles mais les hommes forts à leur tour la transforment. Nous voyons ici que l'individualisme de Gide loin d'être opposé à la société y est irrémédiablement attaché.

(1) André Gide, Journal. Oeuvres complètes, Vol. I, N.R.F. p. 475.

(2) André Gide, Journal, Oeuvres complètes, Vol. I, p. 482.

Gide exprime le danger qu'il y a toujours à se ranger aux limites de la société dans laquelle nous vivons.

"Il faut que l'esprit soit plus grand que le monde, qu'il le contienne; ou bien il s'y dissout piteusement et n'est même plus original". (1).

Il ne faut pas s'abaisser à la norme car en le faisant on ne se distingue plus du groupe et on y est assimilé.

Ce qui semble préoccuper Gide c'est ici le développement le plus parfait et possible de l'individu qui ne s'obtiendrait que par la liberté complète. La société en essayant de façonner les hommes les force à prendre la forme d'un moule qui trop souvent ne leur sied pas. Elle arrive souvent à obtenir ce qu'elle désire mais à un prix parfois très élevé. L'être façonné a perdu beaucoup de ses qualités latentes. Il n'est que le pâle reflet de sa vraie personnalité. La société l'a maîtrisé. Elle l'a enrégimenté et le compte parmi ses serviteurs fidèles. L'une des premières conditions d'acceptation c'est l'obéissance à un code. Mais Gide lui, proclame la délivrance de l'individu.

L'homme doit mettre de côté tout ce qu'on lui a appris et par une participation énergique et joyeuse à la vie sous toutes ses formes, retrouver son moi véritable.

(1). André Gide, Journal. Oeuvres complètes, Vol. I.
N. R. F. p. 498.

Gide veut pour chacun la liberté pour être soi-même et pour remplir dans ce monde le rôle précis que le créateur lui a ordonné. Il ne faut pas penser cependant que Gide sacrifie tout ce que, jusqu'ici les hommes à travers les âges ont accompli. Non car il y a des valeurs qui ont prouvé leur vérité et leur solidité. Mais il y en a beaucoup aussi qui sont trompeuses et dont on ne doute même pas la nocivité. L'attitude de l'homme qui veut voir la vérité est une attitude de défiance et d'esprit critique "The existence of a critical tendency side by side with an affirmative disposition is perhaps the most original part of Gide's way of thinking"(1).

Ce désir de la part de Gide de sentir par lui-même la valeur des choses et non pas de suivre ce qu'on lui dit est exprimé dans cette citation de Numquid et Tu. "Oh! naïtre de nouveau. Oublier ce que tous les autres hommes ont écrit, ont peint, ont pensé et ce que l'on a pensé soi-même naitre à neuf". (2). C'est à dire qu'il voudrait faire table rase de tout ce que son éducation lui a inculqué pour recommencer à neuf, méfiant et incrédule, prenant petit à petit contact avec le monde qui l'entoure pour s'emparer de tout ce qui dans ce monde, par lui-même il sentira être la vérité.

(1) Georges Lemaitre, Four French Novellists. II ieme partie, Oxford University Press, 1938, p. 150.

(2) André Gide, Numquid et Tu. Edition de la Pléiade Paris 1926, p. 20.

Ce culte du moi est loin de l'acceptation bourgeoise. Au contraire elle se manifeste par une opposition méfiante à tout ce que jusqu'ici on a accepté sans critique. Chaque nouvelle découverte extérieure aura son retentissement immédiat chez l'homme lui-même.

La nouvelle morale devient une attitude ferme et ouverte devant la vie, basée sur la sincérité absolue. Écartant tout ce qui lui paraît entaché de conventions, Gide en arrive à mettre tout son espoir dans la sensation parce qu'elle est vraie. La sensation apporte des constatations irrévocables. Les idées ne parlent plus c'est la sensation. Ne pas tricher avec la sensation devient le grand soucis de Gide.

André Gide aboutit à l'individualisme le plus absolu mais aussi à une espèce de nudité de l'homme en face du monde, où tous les hommes peuvent se trouver confondus. Au fond il ne s'agit que de se retrouver dans une sorte de pureté d'instincts, non déviés, non entravés, non dénaturés, une espèce de dépouillement. Tous les hommes possédant tous la possibilité de sentir deviennent alors égaux et confondus.

C'est bien ici que Gide se rapproche du Communisme. La révolution communiste telle que proclamée par Lénine et Engels, a pour but l'anéantissement complet de la société bourgeoise-capitaliste et de tout ce qu'elle représente. Le prolétariat devra se libérer du joug qui

les oppresse. Dans tous les pays du monde les grandes masses des travailleurs sont unies par ce même désir de se libérer. La révolution s'universalise.

"Le but immédiat des communistes est le même que toutes les autres factions prolétariates: la formation du prolétariat en une classe, la renversement de la suprématie bourgeoise et la conquête du pouvoir (politique) par le prolétariat". (1). Toutes les institutions bourgeoises deviennent suspectes et devront être balayées. La famille dans son expression véritable n'existe à vrai dire que dans la couche bourgeoise. Elle est plus ou moins absente dans le prolétariat parce qu'elle repose sur le capital, sur le gain privé. Ceci est une opinion très discutable. La famille existe vraisemblablement dans la classe dite prolétaire mais ce que Lénine veut dire c'est que la famille telle que cellule sociale, si elle peut dans la classe bourgeoise trouver son épanouissement et son fonctionnement parfait, se heurte au contraire dans les classes plus basses à des limites et des obstacles, surtout économiques qui la rendent sujette aux pires corruptions.

Les communistes veulent remplacer l'éducation familiale par l'éducation sociale. Chez le prolétariat, les demandes et impositions de l'industrie moderne rendent ridicules les relations idéales bourgeoises des parents

(1) K. Marx, F. Engels, The Communist Manifesto. Charles H. Kerr Co. Chicago p. 30, citation traduite de l'anglais.

enfants. "..... tous les liens familiaux sont rompus et leurs enfants transformés en simples objets de commerce et instrument de travail". (1).

Le mariage bourgeois disent Lénine et Engels n'est qu'un système de femmes en commun. Ils veulent dire que le mariage bourgeois n'est qu'un désir hypocrite de satisfaire les prétentions à la moralité, de la société bourgeoise. Les communistes voudraient substituer une communauté universellement légalisée de femmes. La sincérité prolétarienne se substitue à l'hypocrisie bourgeoise.

La religion, elle aussi, tombe sous le poids de l'interdiction. "The ideas of religious liberty and freedom of conscience merely gave expression to the sway of free competition without the domain of knowledge". (2). La religion elle aussi est donc bannie car elle appartient au domaine du sentiment, de l'émotion. Elle prépare les dupes.

C'est dans Les Faux Monnayeurs, que Gide a exprimé le plus éloquemment et souvent d'une façon dramatique ses idées sur la famille, le mariage, l'éducation dans la classe bourgeoise.

Le mariage tel qu'il apparaît dans Les Faux Monnayeurs, n'est qu'une union lâche maintenue même lorsqu'il y a faillite, pour satisfaire l'honneur et le code bourgeois. Il représente l'engagement de deux

(1). K. Marx, F. Engels, The Communist Manifesto. Charles H. Kerr Co. Chicago, P. 37, citation traduite de l'anglais.

(2) Ibid. p. 39.

individus, par nature moralement faibles, à un pacte sans issue. Le mensonge, la ruse, les dissimulations, le compromis sont les caractéristiques du mariage bourgeois. Liés étroitement par des vœux de chasteté et de fidélité les époux, qui souvent ne peuvent suivre fidèlement leurs obligations, devront user de ruse et de mensonge si les désirs impérieux de leur nature les poussent à abjurer secrètement leurs promesses. Le rôle de la femme infidèle devient particulièrement onéreux. L'enfant naturel est marqué du stigmate de l'ostracisme.

Dans Les Faux Monnayeurs, lorsque Bernard Profitendieu découvre qu'il est un enfant naturel, il brise complètement avec le milieu où il a grandi. Il semble en vouloir à ceux qui l'ont élevé de lui avoir caché les vraies circonstances de son origine. Bernard le produit d'une infraction des lois de la société bourgeoise va se libérer complètement et incarner la franche opposition à la bourgeoisie. Il dira "Parbleu! les bourgeois honnêtes ne comprennent pas qu'on puisse être honnête autrement qu'eux". (1).

Le cas de la Pérouse et de sa femme est un autre exemple de la décadence où peut sombrer le mariage bourgeois. L'harmonie matrimoniale commence à se gâter dans la famille La Pérouse quand leur fils apparaît. Le mari et la femme

(1). André Gide, Les Faux Monnayeurs. N. R. F. Oeuvres Complètes Vol. 12, p. 54.

ne s'accordent pas du tout sur la façon de l'élever. A mesure que les années s'écoulaient l'indifférence se fait de plus en plus grande entre eux. Ils sont tellement entachés de la loi sociale qu'ils ne songent même pas à une séparation. Ils préfèrent vivre ensemble et peu à peu arriver à se détester, à se haïr. Leur vie devient faite de méfiance et de mensonges. Ils prennent plaisir à se taquiner, à se quereller. Vers la fin de leur vie ils continuent à vivre ensemble alors que toute semblance d'union, même d'amitié ont disparu. Comme deux bêtes se tourmentant mutuellement, ils ne peuvent sortir de la cage, où la société les a enfermés.

Les relations des enfants et parents dans la famille sont aussi colorées de mensonges et d'indifférence. Nous avons vu le cas de Bernard. C'est lui qui dira aussi "Les sentiments pour les progéniteurs ça fait partie des choses qu'il vaut mieux ne pas chercher trop à tirer au clair" (1).

Notons aussi l'indifférence de Robert de Passavent qui annoncera froidement la mort de son père à son ami et, tirant de sa poche sa montre pour lui indiquer le temps écoulé, s'écriera: "Sapristi qu'il est tard!" (2).

(1). André Gide, Les Faux Monnayeurs. N. R. F. Oeuvres Compètes Vol. 12, p. 91.

(2). Ibid. p. 70.

Le jeune Gontran de Passavent laissé avec sa bonne à veiller le corps du défunt essaiera en vain de pleurer mais n'y réussira pas. Pour se distraire il lui passera par la tête l'idée de joindre les mains de son père et d'y planter le crucifix. Mais les bras déjà raides ne se prêtent pas à être pliés. Le jeune homme échouant dans son entreprise laisse échapper malgré lui un Bon Dieu sonore dont il s'étonne lui-même.

L'efficacité de l'éducation dans la classe bourgeoise devient une question grave si l'on considère le cas de la Pension Azaïs dans Les Faux Monnayeurs. C'est dans cette pension qu'un jeune garçon, Boris, petit fils de la Pérouse est poussé à se suicider, dans une salle de classe. Ce suicide n'est pas le fait de l'imagination de l'auteur. Il est appuyé d'un cas semblable de suicide publié dans les journaux. Les élèves, produits caractéristiques du type d'éducation représenté par la pension Azaïs, menés par un chef ont organisé une société appelé "La confrérie des Hommes Forts" dont Boris est exclu. Cette société est le produit de l'opposition des élèves aux fausses et inefficaces méthodes d'enseignement de leurs professeurs. Boris est détesté par Guéridanisol le chef de la troupe qui décide, de s'amuser à ses dépens. On accepte Boris, comme membre mais en même temps on déclare qu'une épreuve prendra place dans la société. On tirera au sort et celui qui sera choisi se suicidera. Le sort tombe intentionnellement sur Boris. On lui donne

un revolver, celui de son grand père, et au moment indiqué, le jeune homme se tue. Gueridanisol quoiqu'il l'eût promis aux autres, avait omis de décharger l'arme.

Voilà des exemples qui illustrent les idées de Gide, sur le mariage, la famille, l'éducation dans la société bourgeoise. Un triste tableau sans doute!

Mais à côté des défaillances, des compromissions bourgeoises, Gide dresse la silhouette de deux individus qui symbolisent la libération et le divorce du code bourgeois. Il y a d'abord Bernard dont nous avons parlé. Il représente le bâtard triomphant. "L'avenir appartient aux bâtards. Quelle signification dans ce mot un enfant naturel". (1). Ce Bernard ressemble beaucoup au Lafcadio des Caves du Vatican, qui symbolise le comble de la libération de l'individu. Il est poussé au crime, par le simple désir d'accomplir un acte immotivé. Cet acte immotivé, gratuit serait l'expression la plus forte de la liberté d'action.

Et la contrepartie femelle de Bernard et de Lafcadio c'est Sarah Vedel. Elle représente la femme, libérée de tous les préjugés et attaches particuliers à son sexe "La contrainte familiale avait tendu son énergie,

(1). André Gide, Les Faux Monnayeurs. N. R. F. Oeuvres Complètes, Vol. 12, p. 169.

exaspéré ses instincts de révolte". (1). Elle est dépourvue de la moindre prétention à la pudeur féminine qui n'est souvent que factice. Elle s'est débarrassée de toute hypocrisie. Elle n'est nullement la jeune bourgeoise assuagée et pondérée mais elle témoigne envers les questions généralement évitées par le bourgeois, une hardiesse poussée. Elle représente le libéralisme féminin à son exponent le plus élevé. Lorsque réfugiée sous une table avec Bernard, durant une bagarre au banquet des Argonautes, c'est elle qui pousse l'invitation à l'amour quand elle l'embrasse. Plus tard Bernard passera la nuit avec elle enfermé dans sa chambre par son frère Armand un morphinomane.

Nous avons pu voir que les objections offertes par Lénine et Engels au sujet des institutions bourgeoises telles que le mariage et la famille concordent vraisemblablement avec celles de Gide. Mais quand Lénine et Engels se placent au plan du bonheur matériel des masses, Gide, en tant qu'écrivain, a comme prémisses la liberté et le développement intellectuel de l'individu.

Cependant à ce grand désir de libération s'oppose chez Gide son éducation religieuse. Il a subi une double influence religieuse; du côté de son père l'austérité inflexible du protestantisme et du côté de sa mère l'empreinte du catholicisme. On le sent imbu

(1). André Gide, Les Faux Monnayeurs. N. R. F. Oeuvres Complètes, Vol. 12, p. 414.

des principes fondamentaux de l'Évangile dont il ne pourra jamais se débarrasser complètement.

Gide hanté par des préoccupations religieuses mais désirant avec ferveur le bonheur grâce à la liberté la plus complète chercha à concilier ses deux tendances. Il fut obligé de trouver une parenté entre sa nouvelle morale et les idées fondamentales du christianisme. Comment Gide a-t-il été amené à reconcilier deux concepts aussi opposés. Dans son livre Numquid et Tu, Gide effectue cette réconciliation.

La religion offre aux hommes la possibilité d'un bonheur parfait mais futur en échange d'une vie présente conforme aux préceptes de l'église. De plus elle voudrait forcer les hommes à mener une vie sainte sous la menace d'un châtement effroyable après cette vie.

Gide ne croit pas à la vie future et il trouve dans l'Évangile de quoi appuyer ses contentions.

"Mon temps n'est pas venu mais votre temps est toujours prêt". (1).

"Le royaume de Dieu est au milieu de nous". (2). Et de plus Gide réfute l'idée d'un châtement futur. Il ne veut pas que ses actes pour qu'ils soient charitables soient motivés par une récompense ou par un châtement.

(1). Évangile, Jean VII, 6.

(2). André Gide, Numquid et Tu. Editions de la Pléiade 1926, p. 57.

Pour qu'ils soient sincères et vraies, il faut qu'ils soient complètement désintéressés. Aussitôt que l'idée du gain ou de la peur s'y mêlent, ils deviennent faussés et viciés. Gide arrive à l'idée de l'acte gratuit, du don pur et simple de soi-même, l'expression spontanée de notre dynamisme intérieur. Tout élan de l'homme, débarrassé de la compulsion et de la peur du châtement devient une participation joyeuse à la vie et une communion intime avec Dieu. Dieu lui-même se trouve assimilé à l'homme et se confond avec ses élans créateurs. C'est un Dieu diffus qui interpénètre toute la création.

Gide reproche aux chrétiens de trop mépriser ce monde. Gide ne peut pas se placer sur le plan éternel. Il doit se reporter au plan temporel. "La vie éternelle commence dès à présent". (1). L'éternité de l'homme c'est sa continuité biologique. L'homme libéré se dresse en conquérant fier, glorifiant son créateur Dieu qui l'a investi de si nobles pouvoirs.

L'homme ne doit pas aller contre ses aspirations. Gide cite "Seulement que chacun marche selon la part que le Seigneur lui a faite (2).

"Que chacun demeure dans l'état où il était lorsqu'il a été appelé (3).

La notion du péché n'est plus la désobéissance à une table de lois et à des prohibitions établies ou imposées

(1). André Gide, Numquid et Tu. Editions de la Pléiade 1926, p. 87.

(2). Evangile I. Corinth VII, 17.

(3). Evangile I. Corinth VII, 20.

mais "Le péché c'est ce qu'on ne fait pas librement" (1). La tâche n'en est pas rendue plus facile car elle implique un grand courage de la part de celui qui se libère. Elle lui demande la force de résister à la flatteuse et facile attraction de la norme. Elle requiert qu'il lutte incessamment contre la tendance à la paresse et par conséquent à l'acceptation et au conformisme. "O! mon coeur, durcis-toi contre cette sympathie ruineuse conseillère de tous les accommodements" (2).

La religion de Gide devient un panthéisme englobant tout ce qui est susceptible dans la nature de faire résonner chez l'homme une harmonie et de lui laisser entrevoir des perspectives encore ignorées de sa nature.

Mais est-ce là tout ce que Gide demande à celui qui le suivrait? Devra-t-il seulement cultiver sa personnalité? Où cela le mènerait-il sinon à l'orgueil et à un égoïsme ruineux. Non la tâche n'est pas terminée et le plus grand effort vient lorsque l'homme ayant découvert ses possibilités devra en faire le sacrifice le plus complet. Car c'est dans le renoncement à soi qu'on trouve le bonheur. Notons ici que l'idée du bonheur semble motiver tous les actes de Gide. Le sacrifice de ses capacités, de ses possessions apporte avec lui leur réalisation plus complète, "L'individu triomphe dans le renoncement à l'individuel" (3).

(1). André Gide, Numquid et Tu. Editions de la Pléiade
1926, p. 53.

(2). Ibid. p. 81.

(3). Ibid. p. 39.

C'est dans la négation de soi que bondit et se réfugie l'affirmation de soi la plus haute" (1).

C'est bien ici que Gide retrouve son lien avec l'Évangile. Mais l'Évangile telle que l'accepte le chrétien ordinaire ne mentionne pas que l'homme doive se trouver avant de s'offrir à Dieu et à ses frères. Pour Gide avant que l'homme puisse s'offrir il faut qu'il se perfectionne. Et le seul moyen de perfectionnement c'est la culture de la personnalité. Gide, cite l'exemple de Noé qui fait le sacrifice des meilleurs lorsqu'ils choisit les animaux destinés à perpétuer leur race. "Les meilleurs sont sacrifiés, offerts en sacrifice à l'éternel" (2).

Une fois de plus Gide se rapproche du communisme. Le renoncement est une des bases fondamentales du communisme. Et la citation qui suit, tirée du manifeste de Lénine et Engels semble résumer en une phrase les deux grandes idées de Gide: la liberté pour le développement de l'individu, et le renoncement en faveur du groupe. "Au lieu de la vieille société bourgeoise avec ses classes et ses luttes de classes nous aurons une association où le libre développement de chacun est la condition du libre développement de tous" (3).

(1). André Gide, Numquid et tu. Editions de la Pléiade, 1926, p. 26.

(2). Ibid. p. 24.

(3). K. Marx, F. Engels, The Communist Manifesto. Charles H. Kerr Co. Chicago, p. 39.

Voilà donc la nouvelle morale "Gidienne", celle qu'il offre au monde pour remplacer la vieille morale traditionnelle et bourgeoise désuète et périmée. La nouvelle morale de Gide n'est pas une morale positive, "Il a appris aux gens à se débarrasser d'une scholastique et ouvert la voie vers une vie féconde large et indéterminée". (1).

Elle est le résultat d'une combinaison de deux traits de Gide, l'artiste et le moraliste. Il ne pouvait sevrer ces deux tendances, ni faire le sacrifice, ni de l'une, ni de l'autre. Sa profonde sincérité envers lui-même l'en empêchait. La liberté la plus complète est la condition d'une oeuvre d'art. Et ceci Gide l'a toujours maintenu. C'est la première conclusion de sa nouvelle morale. Et c'est bien pour ceci qu'il attaque la morale bourgeoise parce qu'elle a dressé une multitude de barrières au développement de la personnalité humaine et à l'expression de cette personnalité, celle qui constitue une oeuvre d'art. Le fait que ces barrières sont souvent involontaires et découlent de l'instinct du groupe rend la situation encore plus dangereuse. Mais en dépit de ceci Gide reste moraliste en ce qu'il s'est infligé la tâche de lutter contre des tendances qu'il jugeait malsaines et parce qu'il

(1). André Gide et Notre Temps. N. R. F. Gallimard, 1935, p. 13.

a fait entrer dans son code l'idée du renoncement. Et cependant beaucoup ne virent chez Gide que le produit d'une dissolution. Karl Pflieger dans son livre "Wrestlers with Christ" traduction de l'Allemand dit ceci de Gide: "What makes Gide what he is today, an original and unique phenomenon of the contemporary intellectual world is the fact that the atmosphere of destruction and self destruction which surrounds the typical man of our day is focussed in him with an exceptional visibility" (1).

C'est surtout les catholiques qui seront ses plus violents adversaires et cela se comprend. Henri Massis dans une discussion à L'Union pour la Vérité dira "Aussi est-ce le drame de notre civilisation qui se joue comme dans un microcosme, dans la personne d'André Gide, personne qui à son propre sujet, met en cause les valeurs humaines sur lesquelles cette civilisation est tout entière établie" (2).

Nous avons maintenant noté comment toute cette philosophie prédisposait Gide au communisme. Le communisme est essentiellement une doctrine politique et sociale. Gide avant son voyage au Congo a refusé de prendre part à la question politique ou sociale. C'est la question morale qui l'occupait essentiellement. Mais on pouvait prévoir qu'il suffirait de peu pour changer

(1). Karl Pflieger, Wrestlers with Christ. London Sheed and Ward, 1936, p. 125.

(2). André Gide et Notre Temps. N. R. F. Gallimard, 1935 p. 19.

son attitude et le faire prendre une part active à la question qui l'occupait. Déjà une fois pendant la guerre 1914-1918 il se sentit poussé par la gravité de la situation à se prononcer pour un parti. Il choisit le parti de l'Action Française dont le chef était Charles Maurras. Gide expliquera plus tard à une réunion de l'Union pour la Vérité pourquoi il s'était lié à ce groupe "Nous étions opprimés de tous côtés et l'on sentait le besoin de se grouper Oui c'est un besoin d'adhérer pour lutter contre une dissolution, qui était au fond de tout cela" (1).

Il explique qu'il n'avait pas de convictions royalistes mais que l'Action Française était à ce moment le parti le plus sûr et le plus solide. Une fois la guerre finie Gide abandonne la question politique et se consacre à sa tâche d'écrivain. "Lutter contre une dissolution!!" Mais aux yeux de Gide la soi-disante décadence bourgeoise n'était-elle pas aussi une dissolution contre laquelle il devait lutter et ne devait-il pas se rallier à toute cause qui la combattait. En 1914 il pressentit qu'un grand danger menaçait l'avenir de la pensée humaine et il fut des rangs de ceux qui voulaient sa liberté. C'est ce même sentiment qui le poussera à rallier la cause du communisme. C'est parce qu'il aura vu un effort pour l'établissement d'une société,

(1). André Gide et Notre Temps. N. R. F. Gallimard 1935, p. 27.

telle qu'il l'a rêvée et dont les principes concordent avec les principes de sa propre philosophie. Et cette philosophie nous l'avons vu est d'après Gide, la seule qui puisse assurer le progrès de l'humanité.

Mais ce n'est pas seulement pour cette raison que Gide sera attiré vers le communisme. Il y a plusieurs autres motifs dont il faut tenir compte.

Gide est profondément humanitaire. Il ne peut pas voir l'humanité souffrante sans en être profondément troublé. Il ne peut pas non plus accepter qu'un groupe privilégié vive au dépens d'un groupe exploité "Ce qui m'a fait venir au communisme, et de tout mon coeur c'est que la situation qui m'était faite dans ce monde, cette situation de favorisé, me paraissait intolérable" (1).

De plus Gide sera toujours attiré par ce qui offre à l'homme la possibilité de se surpasser. Gide quoiqu'il le niera et l'approuvera à tour de rôle est possédé par le mysticisme. Il a besoin pour vivre, d'avoir devant lui le perpétuel défi d'un but à atteindre, d'un problème à résoudre. Il ne peut pas rester en place. L'immobilité pour lui est signe de mort. L'homme ne doit jamais se contenter de ce qu'il est. Il y a toujours chez lui la possibilité de progresser. "Je ne suis jamais je deviens" écrira-t-il dans son journal le 9 octobre 1927.

(1). André Gide et Notre Temps. N. R. F. Gallimard, 1935, p. 61.

Il y a donc d'après lui chez l'homme aucune limite à son développement. Le communisme offrirait donc, non seulement la possibilité à l'homme de se développer, mais lui donnerait aussi l'occasion de se surpasser.

Gide comme nous l'avons vu déteste la compulsion. Les lois ne sont propres qu'à arrêter le développement de l'homme car elles limitent ses efforts, "Je me suis toujours déclaré l'ennemi de toutes les orthodoxies" (1). Le communisme théorique en apportant à l'homme la liberté la plus complète le soustrait à toute orthodoxie.

Cependant Gide admit en 1935, que l'instauration du communisme implique un certain degré de compulsion et il y consent si ce n'est que provisoire, "Et s'il m'est prouvé que l'orthodoxie marxiste est utile, indispensable provisoirement du moins pour assurer la formation, l'établissement d'un nouvel état social j'estime que cela en vaut la peine; (2). Ce serait donc cette acceptation provisoire d'une orthodoxie qui en entravant sa liberté empêcherait Gide de créer.

Mais on ne peut pas s'attendre à voir Gide demeurer longtemps dans cet état de stagnation. Il s'est libéré de l'étreinte étouffante de la morale bourgeoise pour jouir d'une liberté la plus complète. Malheureusement cette liberté faisait de lui un ennemi de la société dans laquelle il vivait. Lorsqu'il entrevoit dans le communisme la possibilité de faire partie du groupe tout en gardant sa

(1). André Gide et Notre Temps. N.R.F. Gallimard 1935, p.63.
(2). Ibid.

liberté il n'hésitera pas à faire pendant un temps le sacrifice de cette liberté si cela devient nécessaire.

Nous verrons plus loin comment cette compulsion nécessaire à l'instauration du communisme loin d'apporter une plus grande liberté s'intensifiera de plus en plus pour étouffer tout signe ou espoir de liberté. On se doute déjà de la réaction de Gide.

Le chapitre qui suit touche au voyage que Gide fit au Congo en 1925. Cet épisode fait nécessairement partie de l'orientation de Gide vers le communisme. Ce voyage fut le signal de son acheminement vers un communisme pratique.

CHAPITRE DEUXIEME.

"LE VOYAGE AU CONGO".

"Partout sous le couvert
des lois l'homme
exploite l'homme.

L. P. Quint (1).

Jusqu'en 1925 lors de son voyage au Congo, à en juger par ses oeuvres littéraires, Gide s'était consacré à sa tâche d'écrivain et avait négligé toutes préoccupations épisodiques telles que les questions sociales. Mais c'est se méprendre beaucoup sur Gide si l'on croit qu'il les avait complètement dédaignées. Il écrit à J. Schlumberger de Cuverville le 1er mars 1935 pour corriger une erreur que celui-ci venait de faire dans un article écrit au sujet du Voyage au Congo "C'est au cours de son voyage au Congo, disait Schlumberger, que pour la première fois, Gide s'est trouvé face à face avec l'iniquité sociale" (2). Gide tient à préciser que ses préoccupations sociales datent de bien longtemps auparavant. "Eussé-je publié simplement et intégralement mes notes et mon journal de voyage de l'époque D'Amyntas (1893-1896) on y eut vu que par exemple, l'histoire des débuts de l'exploitation des phosphates de Gafsa et surtout celle de la sournoise et méthodique expropriation des petits cultivateurs arabes par

(1). Léon Pierre Quint, André Gide. Delamain et Boutelleau Paris 1933, p. 269.

(2). Jean Schlumberger, Gide rue Visconti. Nouvelle Revue Française, Jan Juin 1935, p. 483.

la banque C ne me laissait nullement indifférent" (1). Mais à ce moment Gide pensait que le domaine de l'art n'était pas celui de la sociologie et qu'au fond ce n'était pas l'affaire d'un littérateur que d'aborder de telles questions. Peut-être sentait-il aussi inconsciemment que s'il se lançait dans cette voie c'était fini pour lui de la tranquillité d'esprit nécessaire à l'artiste pour sa création. En effet à la Réunion de l'Union pour la Vérité en 1934 - 1935 il déclare par la suite "Cet oreiller d'ignorance et d'incuriosité (des questions sociales). J'en avais besoin pour écrire. Depuis quatre ans que les questions sociales me préoccupent, je n'écris plus" (2).

Mais il ne pouvait pas vraisemblablement rester indifférent aux iniquités sociales. Imbu comme il l'était des doctrines du christianisme, une indifférence complète des abus sociaux tels qu'il eut l'occasion de les observer semblerait paradoxal. S'il les avait dédaignées jusqu'alors c'est parce qu'il les trouvait ou les sentait incompatibles avec son art.

Lors de son voyage au Congo des événements singuliers allaient le forcer à sortir de son refuge

(1). André Gide, Lettre à J. Schlumberger. André Gide et Notre Temps N. R. F. Gallimard 1935, p. 86.

(2). André Gide et Notre Temps. N. R. F. Gallimard 1935 p. 56.

littéraire et l'amenaient à se déclarer ouvertement pour les questions sociales.

Il partait pour le Congo en touriste avec un filet à papillons. Le voyage allait en être un d'agrément motivé par un désir de s'échapper à la société dans laquelle il vivait. L'appel de la forêt vierge, pleine de surprises insoupçonnées aiguissait âprement sa grande soif de la découverte et du nouveau. Là il trouverait dans toute sa force première et son élan ininterrompu la nature qu'il glorifiait et dont il se réclamait. Mais il se trompait s'il croyait pouvoir s'éloigner du régime social où il vivait, de ses prohibitions et de ses iniquités. On avait essayé de le dissuader de faire le voyage. On lui avait laissé entrevoir que le Congo n'était pas encore une colonie florissante, qu'il devrait s'attendre à rencontrer les abus, les mesures outrées et les sacrifices que nécessite une colonie en voie de réalisation. Mais de tout ceci Gide n'avait tenu compte. Ce n'était pas une tournée d'inspection qu'il entreprenait.

Il arrivait au Congo au mois de juillet 1925 en compagnie de son ami Marc Allégret. Le voyage à travers la forêt équatoriale commença et l'enchantement de Gide alterna avec des journées de déceptions causées par l'état du pays qu'il traversait et les conditions des noirs.

Mais une série d'incidents allaient l'amener à écrire à M. le gouverneur général Lamblin, gouverneur intérimaire de l'A. E. F. La date était le 6 novembre 1925. Cette lettre contenait la déposition faite à Gide par un chef de région Samba N'Goto. Elle constitue un acte d'accusation contre un certain M. Pacha administrateur de Boda. Ce dernier, le 21 octobre 1925 avait envoyé le sergent Yemba exercer des sanctions contre les habitants du village de Bodembéré. "Ceux-ci avaient refusé d'obtempérer à l'ordre de transporter leur gîte sur la route Carnot désireux de n'abandonner point leurs cultures"(1). Là-dessus le sergent Yemba en compagnie de ses hommes avait massacré hommes, femmes et enfants au nombre de trente-deux.

Samba N'Goto avait aussi rapporté que le 8 septembre 1925 "un bal" avait pris place dans la cour de la factorerie de la C. F. S. O. (La Compagnie Forestière Sangha-Oubangui) Dix récolteurs travaillant pour la C. F. S. O. n'avaient pas rapporté de caoutchouc le mois précédent. Sous les yeux de M. M. Pacha et Maudurier assis au poste de la C. F. S. O. ils avaient tourné autour de la factorerie pendant quinze heures sous un soleil de plomb. La mort d'un homme s'ensuivit. A ces lourdes accusations contre M. Pacha et la Compagnie Forestière Sangha-Oubangui, Gide ajoutait des remarques personnelles. Celles-ci faisaient allusion au régime des prisons de Boda où mourraient plus de 50% des prisonniers, aux travaux de la route de Bambio

(1). André Gide, Lettre au gouverneur général
Vol. 14, Oeuvres Complètes P. 241.

qui ne servait qu'à un homme une fois par mois et qui avait coûté la vie d'un grand nombre de noirs, à la question du portage incombant aux femmes, les hommes étant occupés à la récolte du caoutchouc dans la forêt, aux divers stratagèmes employés par la C. F. S. O. pour ne point payer aux indigènes la somme fixée par kilog de caoutchouc, enfin à l'inquiétant exode des indigènes de la subdivision de Boda.

Comme on le voit l'accusation convergeait surtout sur la C. F. S. O. ses procédés et ses abus. Cette C. F. S. O. était une compagnie capitaliste avec actionnaires en France et bureau central à Paris. Elle possédait le droit de fermage d'une région définie. La possession d'un territoire offrait des avantages distincts, le droit de chasse et cueillette était enlevé aux noirs et devenait l'exclusive possession de la C. F. S. O. Les noirs étant eux-mêmes concédés, leur état se rapprochait vraisemblablement de celui d'un esclave avec tous les attributs de l'esclavage.

Ainsi se présentait à Gide une chance inespérée de donner un coup formidable à une société financière basée sur le capitalisme bourgeois. (Les actionnaires au nombre de 6000 "Tous modestes épargnants de France et petites gens très peu puissance d'argent") (1).

(1). M. Weber, Lettre à Leon Blum, Vol. 14 Oeuvres Complètes N. R. F. p. 251.

Jusqu'à maintenant Gide s'était abstenu d'attaquer directement le capitalisme bourgeois. Mais maintenant il possédait une preuve éclatante de sa corruption. Le cas d'une exploitation systématique, d'une majorité non privilégiée par une minorité influente et capitaliste se présentait à lui. De fait le problème du capitalisme par opposition au prolétariat se trouvait éclairé, accentué et simplifié sur la scène rudimentaire où le drame se jouait. Les méthodes de la société bourgeoise que Gide était arrivé à détester apparaissaient ici enlaidies et repoussantes. Dans la société civilisée, les abus et les escroqueries restent cachés sous l'hypocrisie. Elles n'osent se manifester en plein jour, mais ceci ne les empêche tout de même pas de prendre place, ce qui les rendent encore plus détestables.

Dans son journal de Voyage Gide dénonce ouvertement les abus qui l'avaient choqué au Congo. Ce qui lui a fait élever la voix c'est la conviction qu'il détenait des faits qu'il était son devoir de dénoncer. La pensée qu'une majorité, opprimée, faible pourrait continuer à supporter le joug d'une minorité sans scrupules et impitoyable sans même avoir l'opportunité de se plaindre, devenait obsédante.

Un devoir très net s'imposa alors à Gide: celui de révéler cette ignoble situation et d'effectuer un changement radical. "A présent je sais je dois parler" (1).

(1). André Gide, Voyage au Congo. N. R. F. Gallimard 1927, p. 97.

Et il écrit au gouverneur Lamblin. C'est en parfaite sincérité que Gide s'est imposé la tâche d'ajustement. Il y a dans tout le voyage une anxiété grandissante, chez Gide, au sujet du régime au Congo et le désir d'y remédier.

Et c'est bien au moment du voyage au Congo que Gide prit la grande décision de devenir un des champions du relèvement social, le protecteur des classes non privilégiées vouées au silence. Il le déclare lui-même "Jusqu'à présent j'ai toujours parlé sans aucun soucis, qu'on m'entende, toujours écrit pour ceux de demain, avec le seul désir de durer ! Je veux passer dans la coulisse, de l'autre côté du décor, connaître enfin ce qui se cache, cela fut-il affreux" (1).

Quel fut le résultat direct de l'intervention de Gide au Congo. La lettre au gouverneur déclencha une enquête administrative dont résulta la mise en accusation et le renvoi subséquent de Pacha. Gide pouvait se réjouir d'avoir obtenu ce premier succès.

Ce n'est que plus tard lors de son retour en France et la publication du journal de voyage que le grand public prit connaissance des faits et gestes. M. Léon Blum publia dans son journal Le Populaire le 15 et 7 juillet, deux articles où il résume et

(1). André Gide, Voyage au Congo. N. R. F. Gallimard 1927, p. 97.

intensifie les dénonciations de Gide. Ces articles incriminaient directement la C. F. S. O. et la plaçait aux yeux du public dans une situation compromettante qui approchait du scandale. Le grand public maintenant informé demandait une explication.

M. Weber représentant à Paris de la C. F. S. O. adressa à M. Blum une lettre de protestation. Cette lettre ouverte parut dans Le Populaire. Elle constitue une contre-attaque aux incriminations de Gide. Elle tend à le déprécier. M. Weber lui reproche d'avoir exposé des faits et des personnes sans avoir eu auparavant la politesse d'entendre une explication. Il expose les deux personnes nommées par Gide, et détenant les informations reçues. En mentionnant certains faits de leur vie, leur intégrité devient douteuse. Il réfute dans tous les cas mentionnés les attestations de Gide sauf celle du "bal" de Bambio qui avait pris place avec l'approbation de l'administration. Weber admet "elle (l'action) avait le tort d'être illégale" et il déplore la mort d'un des hommes. Il fait retomber sur l'administration gouvernementale le poids des accusations et se défait lui-même de toute culpabilité. Avec une diplomatie évasive M. Weber à l'aide d'une dialectique propre à éblouir un lecteur ordinaire, se dégage de toutes les accusations dirigées contre la C. F. S. O. par Gide.

Mais le livre de Gide n'alla pas sans créer à Paris une sensation et l'auteur lui-même pouvait se féliciter d'avoir dévoilé une louche affaire. Tout le

bruit et l'intérêt suscités par le voyage eut le bon résultat d'attirer l'attention des parlementaires et une interpellation à la chambre eut lieu. Mais elle n'apporta aucun résultat sinon qu'elle réussit à calmer l'opinion publique. L'alerte fut savamment étouffée par la majorité des parlementaires qui, représentants de la société bourgeoise capitaliste, servaient ainsi les intérêts de leurs électeurs.^x

Dans un article de La Revue de France de nov-déc 1930 nous trouvons le témoignage de M. Jean Bénilan sur le passage de André Gide à Léré au Congo lors de son voyage. L'article peu flatteur pour Gide défend la cause des administrateurs coloniaux contre les critiques des métropolitains. Bénilan avait été averti par un de ses collègues du passage imminent de Gide à Léré avec la recommandation de se tenir sur ses gardes. Quand il eut rencontré Gide il lui parut que le maître "mêlait avec une habileté consommée des remarques banales sur la chaleur et la nourriture aux questions les plus précises sur l'administration de la subdivision de Léré" (1).

^x (Les documents qui auraient pu nous éclairer à ce sujet n'étaient malheureusement pas à notre portée. Il nous fut impossible de nous procurer Le Journal Officiel relatif à cette interpellation en chambre).

(1). Jean Bénilan, André Gide à Léré. La Revue de France nov-déc 1930, p. 109.

Ceci déplut beaucoup à Bénilan qui, sentant que Gide venait l'inspecter sous l'apparence d'un simple touriste avide de connaissances se ferma net.

L'auteur de l'article signale aussi l'attitude distraite de Gide, son air rêveur et détaché qui sembleraient peu appropriés à un homme qui voudrait se renseigner à fond sur le pays. Il note aussi les rares opinions émises par Gide à l'égard des noirs, qui sont tout à fait fausses. Il lui reproche d'avoir jugé tous les indigènes sur une étude limitée de ses boys avec lesquels il fraternise mais qui néanmoins ne lui témoignent aucunement l'obéissance et la considération qui lui sont dûes.

Le chef de la subdivision de Léré condamnera chez l'auteur du Voyage au Congo son manque de tact "Il me semble que le premier devoir d'un enquêteur impartial doit être de se renseigner et de regarder tout en faisant confiance aux fonctionnaires qui le reçoivent à leur table, sans chercher à les prendre en défaut au point de vue administration" (1). André Gide après avoir été témoin des abus signalés aura très bien pu prendre l'attitude d'un investigateur méfiant. Cette méfiance était clairement marquée chez lui lors de son passage à Léré. Et Bénilan dit " il ne vous inspire aucune confiance" (2).

(1). Jean Bénilan, André Gide à Léré. La Revue de France nov-déc 1930, p. 114.

(2). Ibid. p. 115.

Lorsque les deux livres de Gide sur son voyage paraissent Bénilan trouve que Gide n'a pas compris du tout l'A. E. F. Et il lui reproche d'en avoir vu que le décor. Voilà précisément ce que Gide voulait éviter à tout prix. "M. André Gide écrasé par la grandeur mystérieuse de notre Congo n'a pas vu le problème d'ensemble" (1). Et le chef de division énumère les grands obstacles typographiques et climatériques, le problème de socialisation des noirs dont on a donné en France et à l'étranger une image tout à fait inexacte. André Gide n'aura pas vu ou ignoré les grandes difficultés qui arrêtent le progrès des colonies africaines. Mais ce qui est encore plus condamnable c'est qu'il ait systématiquement ignoré les résultats commensurables déjà obtenus en A. E. F. et l'énorme dépense en travail et en sacrifice que ces résultats ont suscitée.

Mais ce serait faux de dire que Gide n'ait pas apprécié les résultats obtenus. Ce qu'il condamne c'est que l'exploitation du Congo au lieu de viser au bonheur et à l'éducation des noirs n'ait servi seulement qu'à l'enrichissement d'une classe privilégiée. Il reproche aux compagnies capitalistes de s'être servi du noir comme simple instrument de travail sans lui accorder la

(1). Jean Bénilan, André Gide à héré. La Revue de France nov-déc 1930, p. 118.

possibilité de se développer. Ce qui les intéressait n'était pas l'établissement d'une société de noirs, progressifs et capables de se gouverner, tous leurs efforts se tendaient vers un seul but, une production plus grande de matière première à n'importe quel prix.

D'ailleurs cette complaisance de Bénilan qui semble satisfait des résultats obtenus au Congo était propre à encourir la censure de Gide. La satisfaction pour Gide est signe de mort. Lorsqu'on n'avance pas on rétrograde.

L'exploitation du Congo, basée sur le gain pour une minorité privilégiée a été faussée. Ce n'est pas par la brutalité ni par la peur qu'on obtient de l'homme, quel qu'il soit, des efforts sincères et profitables. C'est en tenant compte de la dignité de l'individu, de ses qualités natives, en lui permettant l'exercice de sa propre initiative, qu'on arrive à l'établissement d'une colonie florissante. Il n'est certain que dans le cas des noirs, encore à l'état sauvage, le problème ait pu présenter des difficultés particulières mais néanmoins surmontables. Dans le cas des compagnies forestières le mal résidait dans ce fait qu'elles s'étaient proposé un but tout à fait égoïste, réalisable

seulement par l'exploitation abusive des noirs.

Il est intéressant de noter que c'est en Afrique par deux fois que Gide vient face à face avec l'exploitation humaine alors qu'il aurait pu tout aussi bien s'en rendre compte en France ou tout autre pays de l'Europe. Il semble qu'il ait fallu que le problème se présentât à Gide sous cet aspect rudimentaire et exotique pour qu'il le comprenne bien et qu'il soit poussé à faire des démarches pour y remédier. Gide démontre ici une grande susceptibilité à l'exotisme. Il faut qu'il voit sous une forme puissante, colorée pour qu'il soit vraiment frappé. N'est-ce pas là encore chez Gide un signe de la grande part que la sensation joue dans sa vie? Le tableau que présentait les esclaves noirs du Congo, sur le fond exotique de la forêt vierge, subissant le joug des blancs, avait touché chez lui une note responsive.

CHAPITRE TROISIÈME.

"LE VOYAGE EN U. R. S. S."

"Il n'est pas de caractère si simple qu'il ne présente de compliqués détours. La particularité qui paraît l'emporter c'est celle que l'attention fixe; le seul regard déjà déforme et grossit. L'on perd de vue l'ensemble de la figure et tel trait qu'on fait dominer n'est peut-être pas le trait dominant.

Journal. (1).

Le voyage au Congo et la défaite de l'enquête parlementaire sur la question des abus coloniaux ont décidément orienté Gide vers la question sociale. L'insuccès de ces tentatives loin de le décourager ont sur lui au contraire un effet catalyseur. Les doutes qu'il ressentait à l'égard du système bourgeois et capitaliste trouvèrent dans cette défaite une confirmation. Un système qui permet l'exercice d'iniquités sociales telles qu'il avait relevés au Congo est certainement vicieux mais que ce système réussisse en outre à écraser toute tentative de réforme il devient alors sans conteste excessivement corrompu. Et c'est ainsi que Gide en révolte contre le gouvernement bourgeois est amené de plus en plus à s'intéresser à l'U. R. S. S. ou plus particulièrement

(1). André Gide, Journal. St. Clair 8 février, 1927.

au communisme. Il voit d'abord dans l'expérience russe un mouvement sincère pour la création d'un ordre nouveau basé, non sur des révélations, mais sur des principes rationnels.

Le communisme tel que Gide se le représente apporte aux hommes les deux conditions nécessaires à la vie véritable et abondante. Elles sont la sécurité et le bien être matériel et la possibilité d'une vie spirituelle propre et distincte à chaque individu. Jusqu' en 1933, Gide donnera toujours la priorité au grand besoin d'une liberté absolue permettant le développement spirituel et intellectuel de l'individu mais nous le verrons plus tard, il changera d'avis et admettra que la sécurité matérielle doit devancer les considérations de développements spirituels.

Jusqu'à quel point la Révolution d'Octobre laissait-elle entrevoir la réalisation de ces deux conditions?

Le communisme tel qu'il se dégage des écrits de ses premiers exponents militants semble avoir comme thème, la libération du prolétariat du joug capitaliste et bourgeois et l'instauration d'une démocratie beaucoup supérieure au gouvernement qu'on désigne généralement par ce nom. Victor Serge dans son livre Le destin d'une révolution, résume les aspirations qui découlaient de la

Révolution d'Octobre. "A la démocratie bourgeoise, purement formelle, puisqu'elle repose sur la sujétion économique et l'exploitation des travailleurs, le régime des Soviets ou des Conseils de députés ouvriers librement élus dans les entreprises substituent une démocratie réelle puisqu'il n'y a plus de privilège économique". (1). Il est évident que les Soviets imputent au régime économique dominant les conditions matérielles particulièrement onéreuses et démoralisantes qui, à leur point de vue, caractérisent les travailleurs du monde entier.

Comment les Soviets comptaient-ils remédier à cet état de choses. Ils leur semblaient indigne qu'un groupe favorisé vive dans le luxe pendant que la grande majorité de la nation mourrait de faim. Chaque homme est en droit d'attendre de la communauté dans laquelle il vit un bien-être relatif aux possibilités de la dite communauté. Il en est de même de l'administration politique du pays. Sous le régime capitaliste le gouvernement se trouve toujours entre les mains des groupes influents, c'est à dire ceux qui détiennent le capital et ce serait se faire des illusions sur la nature des hommes si l'on n'admettait pas que ceux qui ont le

(1). Victor Serge, Le destin d'une révolution, Grasset p. 161.

pouvoir politique ne s'en servent pour maintenir leur statut. Le but des capitalistes dirigeants est donc de maintenir le système économique capitaliste et l'organisation sociale qui en découle.

Les Soviets veulent remplacer l'administration politique capitaliste non seulement par un système qui aura comme plate-forme le bonheur matériel de la masse, mais par un gouvernement où chaque homme apportera son concours directe à l'administration de son pays, "La source du pouvoir n'est pas dans la loi délibérée et promulguée par le Parlement, mais dans l'initiative directe des masses populaires, initiative locale prise en bas" (1).

Les communistes pensent donc que le gouvernement des démocraties bourgeoises n'apportent pas une liberté assez grande pour l'individu et l'initiative individuelle. Chaque homme devrait pouvoir apporter au gouvernement local de sa communauté, son concours personnel. Le gouvernement bourgeois a une tendance à diviser l'opinion publique en plusieurs factions qui, au lieu de refléter fidèlement la pensée et les nécessités matérielles et spirituelles de ses partisans les généralise en plusieurs groupes d'opinions découlants non d'une nécessité véritable de chaque groupe, mais bien du désir de contradictions qui les fait s'opposer. Les communistes se plaignent que les représentants élus dans le système bourgeois-capitaliste ignorent souvent les conditions des communautés qu'ils représentent et ses nécessités

(1). Victor Serge, Le destin d'une révolution. Grasset, p. 163.

particulières. A la représentation proportionnelle des masses de la population il veulent substituer un système de gouvernement basé sur l'administration locale, communale, distincte de toute hiérarchie fonctionnariste. Chaque communauté profitera ainsi du bienfait de son initiative privée et saura subvenir avec la plus grande compétence au progrès général de la nation.

André Gide a vu il n'y a aucun doute dans ces idéals élevés, la promesse d'une vie où la liberté de chaque individu deviendrait non seulement respectée mais aussi influente. Dans une telle société Gide aura vu, son rêve de vie complètement libre, émancipée, et aussi la possibilité de se rattacher au groupe. On se rappellera que le manque de liberté qu'impliquait la société bourgeoise-capitaliste l'avait forcé à briser avec elle alors que tout son être le poussait à la communion avec ses semblables.

Mais quelles sont les promesses concrètes annoncées par le régime communiste? Le communisme devait apporter l'égalité en toute matière, égalité de salaire, d'opportunité, la possibilité à tous de s'élever dans le domaine intellectuel. Les ressources entières de la nation allaient être mises sans exceptions à la portée de chaque individu. Cette promesse comportait donc des réformes sociales déterminées. L'éducation allait être réformée et améliorée. Les conditions de vie, qui comprennent la question de l'habitation, celle des conditions de travail et de récréation

allaient subir des changements radicaux. La nation débarassée de la misère et de la pauvreté, chaque individu, vivant sur un plan d'égalité complète, qui abolirait la lutte des classes, dans une atmosphère de liberté qui permettrait à l'initiative privée et constructive de s'exercer, et non à la cupidité humaine de s'imposer, la nation atteindrait au bonheur et au progrès. Et toutes les nouvelles lois qui légitimaient, l'abortion, l'union libre avec l'appui du gouvernement, le divorce, allaient contribuer au redressement des classes et entraver bien des souffrances et des injustices. La femme allait devenir l'égale de l'homme et avoir les mêmes droits au travail, au gouvernement et aux opportunités d'avancement.

A tout ceci Gide applaudit. Constatant le grand effort russe, sa critique du capitalisme devient de plus en plus sévère.

Il l'accuse d'avoir exploité la crédulité qu'engendre le christianisme et de s'en être servi pour des fins personnelles d'expropriation. Gide ne blâme pas le christianisme lui-même mais ses exploitants. "Mais je vois que trop! hélas! comment et pourquoi le capitalisme et le christianisme ont lié partie, et tout l'avantage que le capitalisme peut trouver dans une religion qui enseigne à celui que la société frappe sur la joue droite à tendre la gauche; qui engourdit l'opprimé et le berce d'espairs d'outre-tombe, transporte la "récompense" sur un plan

mystique et abandonne aux oppresseurs un triomphe qu'elle persuade à l'opprimé n'être qu'illusoire" (1).

Insistons cependant sur le point que Gide ne renie pas les principes fondamentaux du christianisme. Au contraire nous l'avons vu c'est à son éducation chrétienne qu'il doit son orientation vers le communisme. Et lui-même le proclame à haute voix comme dans cette page de journal "Mais, il faut bien que je le dise ce qui m'amène au communisme, ce n'est pas Marx, c'est l'Évangile.

C'est l'Évangile qui m'a formé. Ce sont les préceptes de l'Évangile qui m'ont inculqué le doute de ma valeur propre, le respect d'autrui, de sa pensée, de sa valeur et qui ont, en moi, fortifié ce dédain, cette répugnance à toute possession particulière, à tout accaparement" (2).

Ce que Gide admire dans l'effort russe c'est le mouvement de révolution qui fait table rase de toutes les vieilles institutions et des principes que le temps, l'égoïsme, la paresse et la cupidité des hommes ont corrompu pour rebâtir à neuf sur des bases solides et vraies. Le grand nettoyage était nécessaire. On se figure pouvoir bâtir sur des fondements qui croulent, On n'a pas le courage de refaire tout de bas en haut. "Rien de plus aisé que de construire des temples avec les pierres déjà toutes taillées d'anciens édifices mais de tailler à neuf la pierre directement

(1). André Gide, Journal, Edition de la Pléiade 9 janvier 1933, p. 1157.

(2). Ibid. juin 1933, p. 1176.

extraite du sol voici qui ne se peut sans grand effort et sans beaucoup de tâtonnements." (1).

Dans une société où l'iniquité et l'oppression règnent toutes les valeurs deviennent contestables; seul l'examen le plus scrupuleux appuyé par un désir impartial et désintéressé de voir la vérité absolue, saura séparer le bon du mauvais. Il faut un grand courage pour sacrifier tout ce que jusqu'à maintenant l'on a considéré cher, c'est à dire la famille, la religion, et toutes les possessions particulières. Ce que Gide désire plus que tout c'est que les hommes abandonnent leur confortable quiétude égoïste et qu'ils s'occupent de leurs semblables avec désintéressement. Un mouvement qui exigerait ceci de la part de tous les individus aurait une chance plus grande de succès. Les communistes en Russie après avoir fait table rase ont rebâti une société nouvelle. Leur société représente le triomphe de la vérité matérialiste sur le vague du mysticisme chrétien ou religieux. Mais pour Gide la nouvelle société s'allie directement aux grands principes de l'Évangile, le sacrifice de soi-même et de ses possessions, la fraternité des hommes, en un mot; le communisme. Il est évident que cela demande de la part des hommes beaucoup de courage et beaucoup de soumission envers le groupe. Mais pense Gide "Le bonheur de l'homme n'est pas dans la liberté mais dans l'acceptation d'un devoir". (2).

(1). André Gide, Lettre à M. Montgomery Belgion Paris 22 novembre, N. R. F. février 1930.

(2). André Gide, Préface à Vol de Nuit de Saint-Exupéry N. R. F. Paris 1931.

Ce devoir c'est naturellement l'acceptation de ses responsabilités envers le groupe. Mais Gide n'entend pas par là le sacrifice de l'individu pour le groupe. Au contraire il désire la liberté la plus grande pour que l'individu puisse se développer le plus possible pour servir le plus possible le groupe. Il y a chez Gide une recherche constante du bonheur car il maintient que l'on n'accomplit rien si l'on ne le fait avec bonheur, par ferveur.

Et c'est ainsi que André Gide semble avoir trouvé dans le communisme russe le miroir de ses propres aspirations. Il va s'intéresser énormément à la Russie, et à l'expérience bouleversante qui s'y déroule. "Tout mon coeur applaudit à cette gigantesque et pourtant toute humaine entreprise" écrit-il dans son journal le 13 mai 1931.

Cependant la société bourgeoise capitaliste livre au communisme une guerre acharnée. Les articles anti-communistes et les rumeurs qui courent suscitent parfois des doutes envers la direction que prend le communisme en Russie. Gide lui-même se livre aux conjectures "J'en suis venu à souhaiter de tout mon coeur la déroute du capitalisme et de tout ce qui se tapit à son ombre, d'abus, d'injustices de mensonges et de monstruosité. Et je ne parviens pas à me

persuader que les Soviets doivent fatalement et nécessairement amener l'étranglement de tout ce pour quoi nous vivons". (1).

Mais ces doutes qui réapparaîtraient de temps en temps ont vraisemblablement disparu complètement le 25 février 1932, quand il écrit ce qui suit dans son journal. "A présent je sais non seulement contre quoi, mais aussi pour quoi je me décide". Il avait opté. A partir de ce moment son journal révèle le grand intérêt qu'il porte à la Russie. On y voit encore quelquefois des doutes et quelquefois la peur s'élève en lui que la grande aventure du communisme ne flanche. Mais il réussit toujours à se convaincre du contraire. A ceux qui accusent la Russie Soviétique de ne s'occuper que des intérêts matériels il répond "Elle a parfaitement raison de s'occuper d'abord de ceux-là". (2). Evidemment Gide n'y voit qu'un stage transitoire, une préparation solide pour la vraie vie spirituelle telle que le communisme théorique l'entend.

Mais tout en ralliant la cause communiste, en témoignant ses sympathies et son encouragement aux entreprises de l'U. R. S. S., il est clair que Gide n'entend pas devenir un communiste militant. Il y a toujours chez lui une réticence lorsqu'il s'agit de se plier, de se conformer à des injonctions quelconques.

(1). André Gide, Journal, Edition de la Pléiade 21 février 1932.

(2). Ibid. 4 janvier 1933.

Sollicité par un groupe communiste l'A. E. A. R. à devenir une de ses recrues il répond "Mes chers camarades, le plus clair résultat d'un pareil engagement serait tout aussitôt de me retenir de ne plus rien écrire"(1). Il les informe qu'il lui est impossible d'écrire selon les principes d'une charte. Il semble que tout membre de l'A. E. A. R. devait se conformer aux principes d'une charte. Il semblerait donc que Gide tout en devenant communiste ait désiré garder sa complète liberté afin de pouvoir continuer à créer. Il se convainc que le communisme et la liberté ne sont pas étrangers. La compulsion sera d'abord nécessaire mais une fois l'ordre nouveau établi alors la liberté la plus entière, sera l'apanage de tous les hommes. Gide écrit dans son journal "..... l'on peut à la fois être patriote et internationaliste, tout comme l'on peut être à la fois individualiste et communiste" (2). Il faut remarquer qu'il dit communiste et non pas communiste. Le mot, il n'y a aucun doute rend plus clairement l'idée exacte que se faisait Gide du communisme. Communiste rend plus nettement l'idée d'une coopération complète entre chaque homme pour le bien de la communauté. Déjà, soit tacitement, soit volontairement, Gide

(1). André Gide, Journal, Éditions de la Pléiade 13 déc. 1932.

(2). Ibid. 18 août 1934.

faisait une différence entre le communisme tel qu'on pouvait le rencontrer en Russie et son idée propre du communisme. Serait-ce là déjà un signe avant-coureur d'une déception future. Quoiqu'il en soit Gide continuera à témoigner au communisme un intérêt croissant. Vers 1933 souffle sur l'Europe un vent de nationalisme qui relègue au deuxième plan les intérêts individuels pour mettre au premier ceux de la nation. Gide sent la chère liberté individuelle menacée par cette abdication devant les droits de l'entité nationale, nouvelle menace qui n'a pas fait disparaître celle du capitalisme. Le communisme apparaît de plus en plus la planche de salut. Gide le défenseur outré de l'individualisme entre la double menace du capitalisme bourgeois et du nationalisme grandissant se tourne avec espoir vers le communisme où il croit trouver la solution aux maux dont souffre l'humanité. Et cet espoir il va le conserver jusqu'en 1936. En 1936 la conférence internationale pour la défense de la culture se tenait à Londres. Gide devait la présider. Mais les nouvelles de la maladie de Gorki puis de sa mort l'appellent alors à Moscou. Il allait ainsi pouvoir constater par lui-même l'état actuel du communisme en Russie.

Le 20 juin 1936 sur la Place Rouge à Moscou il fait l'éloge du grand écrivain russe. Il exprime au nom

"de la culture de tout l'univers" la grande douleur causée par le trépas de Maxime Gorki "cette grande voix du peuple russe" (1). Il loue ensuite les forces révolutionnaires des communistes qui ne menacent nullement la culture universelle mais qui la libèrent. Ce qui menace la culture au contraire ce sont les nationalismes étroits et artificiels. La grande Révolution d'Octobre a soulevé la masse du peuple, a mis à sa portée les privilèges culturels qui jusqu'ici n'ont appartenu qu'à une classe privilégiée. " : C'est aux grandes forces internationales révolutionnaires qu'imcombent le soin, le devoir de défendre, de protéger et d'illustrer à neuf la culture". (2). Il existe au-dessus de chaque culture nationale une culture internationale qui est la combinaison de tous les efforts de chaque pays. Cette culture est comparable "au grand besoin commun qui fait communier entre elles les classes prolétariennes de tous les pays". (3). Il n'y a rien de surprenant dans la grande vague révolutionnaire qui balaie l'Europe. Les plus grands écrivains de tous les pays ont toujours été, des révolutionnaires, ont dû toujours lutter contre quelque chose. Aujourd'hui en Russie "en étant

(1). André Gide, Discours de la Place Rouge. Retour de l'U. R. S. S. N. R. F. Gallimard 1936.

(2). Ibid.

(3). Ibid.

révolutionnaire l'écrivain n'est plus un opposant" (1). Gide admettra plus tard dans son livre "Retour de l'U. R. S. S.", qu'il se trompait à ce sujet.

Ayant éloquemment témoigné de son admiration enthousiaste pour le régime communiste proclamant Maxime Gorki le chaînon entre la tyrannie de hier et la libération d'aujourd'hui, Gide se disposa à constater d'une façon un peu plus objective les progrès qu'avaient dû réaliser les Soviets.

Les communistes accueillirent d'une façon chaleureuse Gide et le groupe qui l'accompagnait comprenant, Jef Last, Guilloux, Herbart, Schiffrin, Dabit. Ils s'ingénierent à leur montrer tout ce qui en Russie était susceptible d'impressionner favorablement des étrangers. Des guides s'occupèrent de l'itinéraire qu'ils devaient suivre. Ils s'efforcèrent à rendre leur visite la plus agréable possible. Ils voyagèrent dans un train spécialement aménagé, logèrent dans des hôtels modernes et luxueux. De telles dispositions n'auraient certes pas manqué d'impressionner favorablement des voyageurs qui ne demandaient qu'à être confirmés dans leurs agréables rêves. Mais ce n'était pas le cas. Gide en voulut plus tard au gouvernement d'avoir essayé de lui masquer la vraie situation en ne lui exposant qu'une façade reluisante de nouveauté et le même désir, qui, au Congo, l'avait poussé

(1). André Gide, Discours sur la Place Rouge. Retour de l'U. R. S. S. N. R. F. Gallimard 1936.

à chercher la vérité, va l'amener à percer la façade avec laquelle les communistes essaient de l'éblouir. Gide était en Russie pour savoir la vérité et il allait bientôt l'apprendre non sans être visiblement désappointé.

Ce qui le frappe d'abord en Russie c'est la fraternité qui unit le peuple russe. Cette fraternité qui est vraiment inhérente au caractère russe, il va la retrouver dans les parcs de culture et dans les Kolkhoses, qui sont des centres industriels communistes. "J'ai senti parmi ces camarades nouveaux une fraternité subite s'établir, mon coeur se dilater, s'épanouir" (1).

Il note avec joie le grand effort des communistes pour l'amélioration du sort matériel du peuple russe, et la mise à la portée du prolétariat de satisfactions qui jusqu'ici n'avaient appartenu qu'à une classe privilégiée. L'institution de parcs de culture dans les grandes villes donne à tous, sans distinction, la possibilité d'une vie sociale communale intense, saine et progressive. Les parcs de culture tels que nous les décrit Gide ne sont ni plus ni moins que la version communiste du Coney Island américain. Les communistes ont surtout accordé de l'importance au côté sanitaire des écoles, et les jardins d'enfants montrés à Gide sont des modèles d'institutions. Ils ont fait construire à grands frais des hôtels somptueux qui représentent le luxe

(1). André Gide, Retour de l'U. R. S. S. N. R. F.
Gallimard 1936, p. 19.

mis à la portée du peuple.

Mais à côté de ces entreprises grandioses un paradoxe s'élève. Gide note qu'il existe encore beaucoup de pauvres, que des bandes d'enfants abandonnés, des Bespriezornis pullulent encore dans les grandes villes. Les communistes ne parviennent pas encore à nourrir ou à vêtir suffisamment leurs membres. On fait la queue devant les magasins. Les marchandises sont insuffisantes et par suite de mauvaise qualité. Mais Gide explique que le peuple russe est résigné à ce sort et qu'il trouve tout naturel d'attendre et même quelque-fois après avoir attendu longtemps de ne pouvoir se procurer l'article qu'il désirait. Ils sont résignés. "Mais le Russe est bien mieux que résigné, il semble prendre plaisir à attendre, et vous fait attendre à plaisir" (1).

André Gide constate partout le résultat d'une dépersonnalisation systématique du peuple russe. On croit pouvoir ainsi assurer son bonheur "le bonheur de tous ne s'obtient qu'en désindividualisant chacun. Le bonheur de tous ne s'obtient qu'aux dépens de chacun. Pour être heureux soyons conformes" (2). Les Russes s'en remettent complètement à leurs dirigeants pour accomplir la moindre démarche. La Pravda, l'organe officiel du gouvernement "leur enseigne ce qu'il sied de savoir, de penser, de croire" (3)

(1). André Gide, Retour de l'U. R. S. S. N. R. F. Gallimard
1936, p. 39.

(2). Ibid. p. 47.

(3). Ibid. p. 49.

Et naturellement on ne leur laisse savoir que ce qui est susceptible de flatter le système sous lequel ils vivent. C'est ainsi qu'on parvient en les isolant complètement du monde extérieur à leur faire croire que la Russie et le régime soviétique sont au-dessus de tout autre. Gide remarque à cet effet une jactance, et un orgueil qui ont été développés récemment chez les jeunes Russes. L'autorité qui dicte ce conformisme est incarné en la personne de Joseph Staline dont les Soviets ont fait presque un Dieu, sujet à des marques spéciales de respect, et une étiquette rigide. En passant à Gorki la ville natale de Staline, Gide pensa envoyer au chef communiste un message de remerciement. L'ayant rédigé il s'apprêtait à l'envoyer quand le traducteur l'avisa qu'il faudrait effectuer quelques changements dans la rédaction de la dépêche. "Le "vous" ne suffit point, lorsque ce "vous" c'est Staline Il y faut ajouter quelque chose ... on me propose: "Vous; chef des travailleurs "ou" maître des peuples " (1). On ne conteste jamais ce que dit Staline et Gide de penser "Que Staline ait toujours raison, cela revient à dire: que Staline a raison de tout" (2).

 Tout tend à supprimer l'opposition dans l'état. Gide ne peut pas s'empêcher d'y voir un danger mortel pour la culture. Ceci constituait donc un premier échec dans le

(1). André Gide, Retour de l'U. R. S. S. N. R. F. Gallimard, 1936 p. 72.

(2). Ibid. p. 76.

programme des communistes. La liberté qui devait assurer le développement spirituel et culturel de la nation était dorénavant anéantie. Gide avait pensé que le régime révolutionnaire supprimerait l'opposition qui dans une société capitaliste-bourgeoise contrarie les tendances créatrices de l'artiste. Ces tendances découlent presque toujours des tendances révolutionnaires du créateur. Le régime devenant lui-même révolutionnaire, l'artiste pourrait accomplir encore mieux sa tâche porté par le courant avec l'acclamation de la foule. Mais Gide dut constater ici une grosse faute. Les conditions du progrès de la culture en U. R. S. S. sont propres, au contraire, à l'anéantir complètement et sont bien pires que les limitations jamais apportées par les nombreuses tyrannies de la société bourgeoise. Les communistes ont déterminé exactement les qualités d'une oeuvre d'art. Pour être bon artiste aux yeux des Soviets, il faut être dans la ligne. Tout artiste qui n'est pas dans la ligne peut être accusé de formalisme. Il semble que tout artiste peut être accusé de formalisme qui accorde moins d'intérêt au fond qu'à la forme. Cela revient à dire que l'artiste devient le propagandiste des théories communistes et que l'état exploite son talent pour la glorification de son programme. Cette servilité de l'artiste détruit en lui toute poussée créatrice sincère. On avait demandé à Gide de passage à Léninegrad de préparer un discours à l'usage d'une assemblée de littérateurs et

d'étudiants. N'étant en Russie que depuis huit jours Gide soumit le texte de son discours à l'approbation de plusieurs collègues russes. Mais on lui assura qu'il n'était pas du tout dans la ligne et serait fort mal accueilli. Dans ce discours, qu'il n'eut pas l'occasion de prononcer, Gide allait dire aux étudiants russes le grand danger que la compulsion fait courir à la culture russe. "L'art qui se soumet à une orthodoxie fut-elle celle de la plus saine des doctrines, est perdu. Il sombre dans le conformisme" (1).

Dans le récit de son voyage en U. R. S. S. Gide donne l'impression d'un homme qui est allé en Russie avec l'assurance d'y trouver une situation sociale idéale. Mais une fois rendu il est forcé de reconnaître l'existence de bien des faiblesses. Dans toute la première partie du Voyage, il essaie de se convaincre que ces mesures ne sont que temporaires et fatales. Il loue les grands efforts de la Russie dans le domaine de l'industrie et de l'instruction. Il est d'abord difficile d'admettre que le système qui promettait le salut au monde ait fait faillite.. A mesure qu'il découvre le vrai état de choses en Russie Gide devient de plus en plus critique. Il craint qu'il ne se reforme en Russie une classe bourgeoise ouvrière satisfaite possédant tous les défauts de la bourgeoisie capitaliste "J'en vois partout des symptômes annonciateurs. Et comme

(1). André Gide, Retour de l'U. R. S. S. N. R. F. Gallimard 1936, p. 89.

nous ne pouvons douter hélas! que les instincts bourgeois, veules, jouisseurs, insoucieux d'autrui, sommeillent au coeur de bien des hommes en dépit de toute révolution je m'inquiète beaucoup de voir dans l'U. R. S. S. d'aujourd'hui ces instincts bourgeois indirectement flattés, encouragés par de récentes décisions (1). Ces décisions incluent la restauration de la famille comme cellule sociale, de l'héritage et du legs. Une aristocratie se forme, non pas de mérite mais du bien penser, du conformisme. Et il y a tout un groupe de communistes qui se sont opposés formellement à toutes ces accommodations. On les accuse d'être contre-révolutionnaire mais Gide les place au contraire au rang des vrais communistes qui furent responsables de la grande révolution.

Gide quitte la Russie profondément troublé par ce qu'il a vu avec la plus grande anxiété dans l'âme. Il ne veut pas encore déclarer que le communisme ait fait faillite en U. R. S. S. Il espère encore qu'il y aura un retour vers la glorieuse Révolution d'Octobre. On sent qu'il est complètement désorienté. La défaite du communisme en Russie représente-t-elle la défaite de ses propres pensées? Et il se dit "Y a-t-il

(1). André Gide, Retour de l'U. R. S. S.
N. R. F. Gallimard p. 63.

faillite ou opportune et indiscutable accommodation à d'imprévues difficultés Ce passage de la mystique à la politique entraîne-t-il fatalement une dégradation" (1). Gide commence à douter de la valeur pratique du communisme mais il ne perd pas ses convictions. On ne doit pas juger le communisme à la lumière des résultats obtenus en U. R. S. S. Il est impossible de passer aussi rapidement d'un système de gouvernement absolutiste à un système aussi libéral. Les communistes ont essayé d'instaurer en Russie un système pour lequel les Russes n'étaient pas préparés. Il semble que le système démocratique soit la pierre de touche du socialisme. De récents événements en Angleterre viennent le confirmer. Sous la menace de la guerre les Anglais essentiellement démocrates sont devenus du jour au lendemain un peuple d'un socialisme le plus poussé. Mais en Russie où la démocratie n'a jamais existé il n'est pas étrange qu'un peuple, ayant subi pendant des siècles, le joug autoritaire des Tsars, ne se soit pas adapté à un système qui lui était aussi étranger. On ne change pas aussi rapidement le caractère d'un peuple. Alors que des qualités essentielles aux Russes, auraient facilité l'adoption du communisme intégral, l'habitude de l'obéissance aveugle sous la menace du "knout", n'avait contribué une fois laissés à eux-mêmes et à leur initiative,

(1). André Gide, Retour de l'U. R. S. S. N. R. F. Gallimard
p. 73 - 74.

qu'à les désorienter et à les confondre. Cependant il ne faut pas incriminer la cause que l'U. R. S. S. représente. André Gide désappointé par ce qu'il a vu reste néanmoins communiste.

De retour en France après la publication de son Voyage en U. R. S. S. Gide eut à subir de tous côtés une critique acharnée. Et en effet il y avait matière à critiquer. Les communistes en France furent sévères envers lui, car le discours enthousiaste de la Place Rouge qui reflétait son état d'esprit en arrivant en U. R. S. S. contrastait singulièrement avec sa froideur subséquente envers le communisme russe. Le club de la jeunesse du 7ième arr, jeunesse communiste dont il était président lui écrivent pour lui annoncer qu'ils le considèrent maintenant indigne d'être leur président. Les communistes l'accusèrent de s'être servi du retour pour faire une affaire commerciale tout à fait rémunérative. Gide se défend en disant qu'il lui eut été beaucoup plus profitable s'il avait accepté les offres avantageuses des soviets qui savent utiliser la plume d'un écrivain renommé.. Les anti-communistes eux aussi le critiquèrent. Ils trouvaient là une occasion inattendue de l'accabler de leurs quolibets. Mais il y eut parmi ceux qui s'intéressèrent au voyage des personnes qui sentaient elles aussi que tout n'allait pas bien en U. R. S. S. Le livre de Gide venait de corroborer les craintes de bien des Français même de certains

qui professaient la foi communiste. Il y avait aussi ceux qui avant Gide s'étant rendus en U. R. S. S. avaient su derrière un masque décevant découvrir la vraie situation. En 1937 Andrew Smith publie J'ai été ouvrier en U. R. S. S., qui constitue une condamnation véhémente du régime de l'U. R. S. S. Nombreux furent ceux qui, d'abord dégoûtés par le discours de la Place Rouge exprimèrent leur grand bonheur quand Le Retour de l'U.R.S.S. fit son apparition.

Le Retour de l'U. R. S. S. est le récit des impressions d'un voyageur qui ne veut pas encore admettre que ce qu'il voit est vrai et qui espère un démenti. D'où l'incertitude de ses assertions, l'absence de preuves irréfutables, et le besoin encore présent de vouloir justifier les imperfections qu'il avait eu l'occasion de constater.

C'est pour répondre aux nombreuses critiques, pour tirer au clair ses doutes que Gide publie "Les Retouches à mon voyage en U. R. S. S." Un des grands reproches dirigés contre lui fut celui d'avoir placé trop d'importance sur la question intellectuelle et de ne pas s'être intéressé à la question sociale. Gide est prêt à l'admettre. Dans une lettre à X. Cuverville, le 10 décembre 1936 il écrit "J'ai trop insisté dans mon livre sur la perte des "valeurs intellectuelles". Quand un peuple crève de faim et de froid ce ne sont pas elles que l'on

cherche d'abord à sauver". Mais il n'est pas étrange que Gide ait porté presque toute son attention sur ce côté du problème russe. N'est-il pas après tout un artiste, un écrivain et n'est-ce pas en cette capacité qu'il était le mieux équipé pour interpréter la situation telle qu'il la vit. D'ailleurs Gide se justifie. A ceux qui lui reprochent d'avoir donné trop d'importance à la question intellectuelle il répond que l'interdiction qui frappe la libre expression intellectuelle n'est pas limitée à la question de l'art mais étend sa poigne étouffante au domaine scientifique. Les sciences au déterminisme rigoureux qui devraient avoir le champ libre sont obligées elles aussi de se conformer aux dictées de l'état qui s'en sert pour des fins personnelles. La justice elle-même se compromet et sa fonction, dépourvue de la moindre équité est l'esclave fidèle des tyrans qui la prostituent. A propos de ses discours qui presque tous avaient pour idée centrale la culture, son maintien et ses périls il écrit "Ils datent au surplus, du début de mon voyage d'un temps où je croyais encore (oui j'avais cette naïveté) qu'on pouvait en U. R. S. S. parler sérieusement de la culture et discuter sincèrement; d'un temps où je ne savais pas encore combien la question sociale restait en retard, en souffrance". (1).

(1). André Gide, Retouches au Retour de l'U. R. S. S.
N. R. F. Gallimard 1937, p. 21.

Mais en substance le livre n'est qu'une confirmation de ses déceptions, appuyée cette fois de statistiques justificatrices. On lui avait en effet reproché "d'asseoir des jugements énormes sur des bases trop étroites et de tirer trop vite, de constatations épisodiques, des conclusions inconsidérées" (1). Et en fait cette critique pouvait être justifiée. Gide n'avait fait qu'un voyage relativement court en Russie et généraliser sur des observations si brèves eut pu paraître audacieux. Dans Les Retouches Gide apporte au lecteur et au critique de quoi soutenir ses contestations. Il se sert des chiffres publiés dans la Pravda l'organe officiel russe et les Izvestia pour montrer le triste état de l'industrie en U. R. S. S. Devant ces chiffres compromettants l'efficacité des usines russes devient discutable. Dans les usines le nombre des pièces de rebut, le pourcentage des déchets, la médiocrité des produits fabriqués parlent éloquemment des déficiences alarmantes de l'industrie communiste.

Le communisme qui devait apporter avec lui l'égalité la plus complète n'a certainement pas amélioré la condition de l'ouvrier Russe. Il n'est plus exploité il est vrai par des actionnaires capitalistes, mais le fruit de son labour va remplir les poches de favorisés et des bien-vus. Il n'y a pas d'égalité de salaires. "C'est avec ce que sur les humbles salaires l'on prélève, que l'on

(1). André Gide, Retouches au Retour de l'U. R. S. S.
N. R. F. Gallimard 1937, p. 12.

arrondit les gros traitements mensuels de dix mille roubles et plus" (1). Le communisme dans ce sens n'a fait qu'aggraver une situation déjà peu souhaitable. Il a remplacé les actionnaires qui, après tout prenaient des risques et consentaient à l'utilisation de leurs fortunes, par des parasites dont la priorité est rarement fondée sur l'excellence. La situation n'offre même plus à l'opprimé la satisfaction de savoir d'où provient sa misère. "Ne plus se sentir exploité c'est énorme. Mais comprendre qu'on l'est encore et ne plus savoir par qui; ne plus trouver à qui se prendre de sa misère, qui accuser ..."

(2). La médiocrité et la pénurie hantent aussi le système d'éducation de l'U. R. S. S. Encore une fois Gide se base sur les déclarations de la Pravda et de les Izvestia. L'analphabétisme en U. R. S. S. a atteint des proportions monumentales. On le remarque non seulement chez les élèves mais aussi chez ceux qui se destinent à devenir instituteurs ou professeurs. Les élèves fuient les écoles. Le matériel destiné aux écoles est d'une médiocrité effarante. Les traitements que reçoivent les instituteurs sont si minimes qu'ils ne leur suffisent pas à vivre.

En allant en U. R. S. S. Gide s'attendait à constater ce que les communistes du monde entier proclament être "la dictature du prolétariat et l'égalité". Mais Gide

(1). André Gide, Retouches à mon Retour de l'U. R. S. S.
N. R. F. Gallimard, 1937, p. 38.

(2). Ibid. p. 43.

pense "Dictature du prolétariat nous disait-on
De plus en plus c'est la dictature de la bureaucratie
sur le prolétariat" (1). Dans son livre "L'état et la
révolution Lénine écrit "Jusqu'à présent il n'est pas
une révolution qui en fin de compte n'ait abouti à un
renforcement de la mécanique administrative". Ce que
Lénine redoutait le plus est maintenant un fait en
U. R. S. S. Il s'est constitué en U. R. S. S. une
bureaucratie administrative dont Staline fait tourner le
plus petit rouage. Et pour être fonctionnaire il ne
suffit que d'une qualité. Celle de l'obéissance au
maître. Cette bureaucratie venait détruire tout ce que
la révolution avait promis. Il n'existe plus aucune forme
d'initiative personnelle. L'originalité sombre sous le
poids des exigences administratives.

Mais ceci n'est pas le pire. Staline se sert de
sa mécanique administrative pour gérer son vaste domaine.
Il n'y a plus le moindre contact entre le peuple russe et
ceux qui sont préposés à l'administration du pays.
Cependant les communistes essaient par tous les moyens de
maintenir l'apparence d'un gouvernement basé sur une consti-
tution. Il y a bien des élections mais que valent-elles
quand on a décidé d'avance, et le candidat et l'élu. Et
d'ailleurs les Soviets ne prétendent nullement cacher leur
intention de surveiller les élections. Ils le font disent-ils

(1). André Gide, Retouches à mon Retour de l'U. R. S. S.
N. R. F. Gallimard 1937, p. 45.

pour éviter l'élection de candidats qui nuiraient au peuple. C'est ainsi que Staline tout en laissant à ses vassaux l'illusion d'une liberté d'action accomplit ses desseins personnels. Il n'y a plus de différence avec la pire des dictatures sauf que celle-ci est masquée.

Et Gide dénonce hautement la grande supercherie. Il accuse Staline d'avoir berné non seulement le peuple russe mais tous ceux qui sympathisent avec le communisme, en leur laissant croire que tout allait à merveille en U. R. S. S., de leur avoir caché la vérité. On lui montra le beau côté de la Russie, les réussites, mais on essaya de lui cacher les défaites et les plaies qu'on avait omis de soigner. Gide fut fêté, choyé, adulé. Mais en voulant le séduire on l'avait dégoûté, "Mais ces faveurs mêmes rappelaient sans cesse des privilèges, des différences où je pensais trouver l'égalité" (1). Tout ce qu'il détestait dans le régime capitaliste se trouvait ici multiplié.

Après sa grande déception de Russie Gide va encore une fois prendre refuge dans la méditation débarassée du contact décevant de la réalité. Mais est-ce que l'échec du communisme voulait aussi dire l'échec de sa propre philosophie. Ce code de vie qu'il s'était composé était-il praticable? Est-ce que l'expérience qu'on en avait fait

(1). André Gide, Retouches à mon Retour de l'U. R. S. S.
N. R. F. Gallimard 1937, p. 57.

en Russie avait été sciemment faussée par ses adhérents?

Gide est venu au communisme non pas par théorie mais par sentimentalité. S'il l'avait abordé par théorie peut-être ne l'aurait-il pas accepté. Dans son journal été 1937 il avoue qu'il a essayé de lire Le Capital de Marx mais qu'à part les deux slogans "Prolétaires unissez - vous" et "Il ne s'agit pas de comprendre le monde mais de le changer" il n'y a vu qu'un amas confus de pensée éparse, diffuse à l'état nébuleux. Gide aura senti dans le mouvement communiste un grand élan spontané vers une amélioration du monde. "De ceux-là seuls je me sens frère qui sont venus au communisme par amour par grande exigence d'amour" (1).

Une des causes de la déception de Gide aura été d'avoir accordé trop de foi aveugle aux promesses messianiques du communisme. Avant le voyage en U. R. S. S. Gide comme tant d'autres avait été victime de la propagande soviétique. Il se trouvait d'ailleurs dans un état d'esprit qui facilitait cette duperie. Ennemi acharné du système capitaliste bourgeois, il ne pouvait manquer d'être attiré par la perspective d'une vie qui semblait si bien se conformer à celle qu'il avait rêvé.

Mais la défaite du communisme loin de lui faire perdre foi en ses propres conclusions au contraire les affirme.

(1). André Gide, Journal, Editions de la Pléiade p. 1291.

Sa pensée reste inébranlable. "Cette plongée dans le marxisme m'a permis de comprendre l'indispensable qui manquait à celui-ci" (1). Ce n'est donc pas sa philosophie qui croule sous le test de la réalité. Gide ne consentira jamais au compromis de valeurs qu'il jugera être les seules vraies.

Gide est avant tout un penseur en vase clos et d'autant plus retiré de la réalité matérialiste que son domaine méditatif est celui des questions de moralité et de métaphysique. Pour lui c'est le résultat de sa méditation qui compte et si la réalité ne concorde pas avec sa pensée ce n'est pas cette dernière qu'il abandonne. Confiant que ses conclusions philosophiques sont irréfutablement vraies Gide abandonne les préoccupations extérieures qui le lient à la réalité. "La discipline que je me suis imposée durant trois ans n'aura pas été sans profit; mais je trouve aujourd'hui profit plus grand à m'en dégager qu'à continuer de m'y astreindre" (2).

Gide pense tout de même que le bolschevisme aura été utile. Il aura montré au fascisme, au nationalisme la pénurie de leurs conditions sociales et les aura inciter à y effectuer des changements. Il aura aussi secoué l'église de sa léthargie et l'aura poussée à une attitude un peu plus active et guerrière.

(1). André Gide, Journal, Editions de la Pléiade Eté 1937.

(2). Ibid.

Mais maintenant débarrassé de son attachement au communisme André Gide se contentera-t-il de rester longtemps dans un état de liberté d'esprit absolue, liberté qui assure la gratuité de ses actes. Est-ce que la personnalité dynamique de Gide lui permet de vivre dans cet atmosphère qu'il proclame lui-même être le seul propice à l'artiste. Dans son journal le 3 décembre 1938 il écrit "Le flanchage du communisme restitue au christianisme sa portée révolutionnaire" (1). Que peut-on déduire de cette phrase? Gide se retournerait-il maintenant une fois de plus vers le christianisme? Le communisme vient de subir un échec irrémédiable. Mais le christianisme conserverait toute sa portée et toute sa force. Le communisme n'était-il à vrai dire qu'un pâle reflet du christianisme? Il n'était qu'un accommodement du christianisme car il plaçait le christianisme sur un plan temporel. Est-ce qu'une autre crise de mysticisme se prépare chez Gide? Va-t-il se retourner vers Dieu une fois de plus? Va-t-il être une fois de plus tourmenté par son aigle? Quoiqu'il ait dépassé la soixantaine Gide reste toujours jeune. Il refuse de vieillir. Il continue à refléter avec fidélité la courbe morale de son siècle. En 1938

(1). André Gide, Journal. Editions de la Pléiade p. 1327.

l'Europe est sur le point de traverser une crise,
Gide dirige une fois de plus ses regards vers le
christianisme.

CONCLUSION.

Le nom d'André Gide est devenu immortel car dans son oeuvre et dans sa vie, il a reflété le plus fidèlement son époque. Il fait le pont entre deux âges, mais il reste aussi dans la lignée des grands philosophes français, de Voltaire à Rousseau. Mais ce n'est pas tout, il est l'annonciateur d'une époque à venir. "J'ai toujours écrit pour ceux de demain a-t-il dit. Philosophe, Gide l'est dans le sens socratique et le plus pur de ce mot. La philosophie n'est-elle pas la recherche d'une vérité qui semblerait fugitive?

André Gide a passé sa vie à la recherche d'une vérité inaltérable. Il n'a jamais voulu accepter ce que lui dictait la foule, les conventions ou les usages et comme Socrates il dut subir sa censure. C'est ainsi qu'il s'est déclaré l'ennemi de tous dogmes. Il a toujours craint de s'immobiliser dans une doctrine. Il conseillera à ses lecteurs d'oublier ce que lui-même leur offre. "Jette mon livre Nathanael" écrira-t-il dans Les Nourritures Terrestres. Toute sa vie depuis les cahiers d'André Walter, est caractérisée par des progressions et des régressions. Mais il ne s'immobilisera jamais pour longtemps.

Il fera d'abord partie de l'école littéraire des symbolistes mais il l'abandonnera pour le classicisme.

Durant la guerre il s'est colleté avec l'Évangile mais encore ici il n'a pas été satisfait puisqu'il a dû transiger avec elle.

Il s'est enflammé pour la cause des Soviets mais après le voyage en U. R. S. S. encore une fois il a été forcé d'abandonner une cause où il espérait trouver la vérité. Aussi sincèrement qu'il avait cru au communisme il le dénoncera une fois qu'il le saura déformé.

Gide est ainsi voué à l'instabilité perpétuelle. Il n'aura jamais de repos car le but qu'il veut atteindre dans ce monde, une vérité absolue est impossible.

Mais il semble aussi que si ce but pouvait être atteint Gide ne s'y sentirait pas à l'aise il faudrait qu'il se remette en quête d'une autre vérité. Cette grande soif de vérité vient d'être prouvée encore une fois récemment. Dans un écho du Journal *Candide* du 30 avril 1941 on apprend que Gide a brisé avec la Nouvelle Revue Française dont il était l'un des fondateurs. "Il n'a pas hésité à rompre des liens qui datent de plus de vingt ans" (1). La France maintenant sous la domination allemande la N. R. F. ne lui a plus paru remplir le rôle qui lui avait été assigné. Comme en 1914-1918 il est prêt à sacrifier tout pour servir la cause qu'il juge être la vraie.

(1). Candide, 30 avril 1941.

REMERCIEMENTS.

Je voudrais ici témoigner ma reconnaissance à Mme H. Larivière, qui a bien voulu s'intéresser à l'élaboration de cette thèse. Ses conseils et son encouragement répétés m'ont été d'une valeur inestimable. Je tiens aussi à remercier Melle E. Hansen qui s'est chargé de la dactylographie de ce travail et a su montrer envers des difficultés notables une patience exemplaire.

B I B L I O G R A P H I E

OEUVRES D'ANDRE GIDE.

Les cahiers d'André Walter (1891).
Oeuvres Complètes Vol. I. Editions
de la N. R. F.

Paludes (1895).
Librairie Gallimard, Paris 1926.

Les Nourritures Terrestres (1897).
N. R. F. Gallimard, Paris 1921.

Le Prométhée mal enchaîné (1899).
Editions de la Nouvelle Revue
Française, Paris 1920.

L'Immoraliste (1902).
Mercure de France, Paris 1930.

Le Retour de l'enfant Prodigue (1909).
Oeuvres Complètes, Editions de la
N. R. F. Vol. V.

La Porte étroite (1909).
Oeuvres Complètes, N. R. F. Vol. V.

Corydon (1911).
Oeuvres Complètes N. R. F. Vol. IX.

Dostoievsky (1911).
Oeuvres Complètes N. R. F. Vol. XI.

Les Caves du Vatican (1914).
Oeuvres Complètes, Editions de la
N. R. F.

La Symphonie Pastorale (1919).
Paris librairie Gallimard (1925).

Incidences (1924).
N. R. F. Gallimard, Paris 1924.

Les Faux Monnayeurs (1925).
Oeuvres Complètes N. R. F. Vol. XII.

Si le grain ne meurt (1926).
Paris librairie Gallimard 1928.

Numquid et Tu (1926).
Editions de la Pléiade Paris 1927.

Voyage au Congo (1927).
Paris, Gallimard 1927.

Retour du Tchad. (1928).
Oeuvres Complètes N. R. F. Vol. XIV.

Retour de l'U. R. S. S. (1936).
Gallimard N. R. F., Paris 1936.

Discours de la Place Rouge (1936).
Appendix à Retour de l'U. R. S. S.
Gallimard N. R. F. Paris 1936.

Retouches à mon retour de l'U. R. S. S. (1937).
Gallimard N. R. F., Paris 1937.

L'Avenir de l'Europe.

Oeuvres Complètes N. R. F. Vol. XI.

Journal.

Editions de la Pléiade, Paris

La détresse de notre Afrique équatoriale.

Revue de Paris, 15 octobre 1927.

DRAIN, H.

Nietzsche et Gide. Editions de la Madeleine
Paris 1933.

DU BOS, Charles.

Le dialogue avec André Gide. Paris, Au Sans
Pareil 1929.

FERNANDEZ, R.

André Gide. R. A. Corrêa Paris, 1931.

GABORY, C.

André Gide, son oeuvre. Nouvelle Revue
Critique Paris 1924.

KOESTLER, Arthur.

Darkness at noon. New York, The Macmillan Co.
1941.

LALOU, R.

André Gide. Editions Joseph Heissler Strasbourg
1928.

LEMAITRE, Georges.

Four French Novellists. Oxford University
Press 1938.

MARX, K. et F. Engels.

The Communist Manifesto. Chicago, Charles
H. Kerr and Co.

NIETZSCHE, Friedrich.

Thus Spake Zarathoustra. Modern Library.
Macmillan Co. of Canada.

PFLEGER, Karl.

Wrestlers with Christ. Translated by E. I. Watkin
London, Sheed and Ward, 1936.

PIERRE - QUINT, L.

André Gide, sa vie, son oeuvre. Delamain et
Boutelleau, Paris 1933.

RUHLE, Otto.

Karl Marx. Garden City Publishing Co. New York
1929.

SERGE, Victor.

Le destin d'une révolution. Grasset.

SMITH, Andrew.

J'ai été ouvrier en U. R. S. S. Actualités Paris
Librairie Plon 1937.

SOUDAY, Paul.

Proust, Gide, Valéry. Les Documentaires Simon
Kra Paris 1927.

TROTSKI, Léon.

La Révolution Trahie. Traduction de Victor Serge, Grasset 8ième édition.

VALTIN, Jan.

Out of the night. New York Alliance Book Corporation 1941.

UNION POUR LA VERITE.

André Gide et notre temps. Textes d'une discussion à une réunion pour la vérité d'avril-mai 1935. 12 ième édition Gallimard, Paris 1935.

BENILAN, Jean.

André Gide à héré. La Revue de France nov-déc 1930. p. 109.

CREMIEUX, Benjamin.

Retour de l'U. R. S. Juillet-déc 1936,
N. R. F. 1936, p. 1071.

CREMIEUX, Benjamin.

Retouches à mon retour de l'U. R. S. S.
Juillet-déc 1937, p. 339.

GIDE, André.

Les Suicides dans l'U. R. S. S.
Jan-Juin 1927, N. R. F. 1927, p. 238.

THIBAUDET, Albert

André Gide. La Revue de Paris juillet-août 1927.

FERNANDEZ, Ramon.

Lettre à Gide. Jan-juin N. R. F. 1934, p. 730.

GIDE, André

Lettre à Chokolov. Jan-juin N. R. F. 1934, p. 730.

GIDE, André

Lettre à Belgion (1929). Paris le 22 nov. 1929.
N. R. F. Février 1930.

GIDE, André

Lettre au gouverneur général interimaire
de l'A. E. F. Editions N. R. F. Oeuvres
complètes Vol. 14, p. 239.

GIDE, André

Lettres. Juillet-dec. 1928, N. R. F. 1928.

RIVIERE, Jacques.

Lettres à Gide. Jan-juin 1925 N. R. F. 1925.

WEBER,

Lettre à Blum. Editions de la N. R. F.
Oeuvres Complètes Vol. 14, p. 251.
